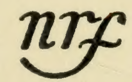


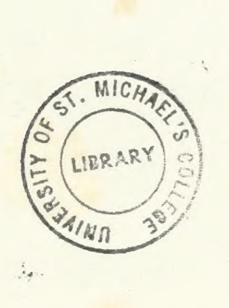
LES ROMAINS

OMEDEYRE-LE-VIEIL

ÉDITION ORIGINALE



PARIS
ÉDITIONS DE LA
VELLE REVUE FRANÇAISE
T 37, RUE MADAME. 1920


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



CROMEDEYRE-LE-VIEIL

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'ARMÉE DANS LA VILLE.

VERS

EUROPE.
LA VIE UNANIME.
ODES ET PRIÈRES.
UN ÊTRE EN MARCHE.

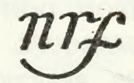
PROSE

DONOGOO-TONKA.
PUISSANCES DE PARIS.
MORT DE QUELQU'UN.
LES COPAINS.
SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE.
LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.
MANUEL DE DÉIFICATION.

JULES ROMAINS

CROMEDEYRE-LE-VIEIL

ÉDITION ORIGINALE



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES : CENT VINGT-HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA DE VOIRON AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H; CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C; VINGT EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE CI A CXX, ET NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES IN-SEIZE DOUBLE COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON, DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A J ; HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800 ; TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 980. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

EXEMPLAIRE N° 644

CROMEDEYRE-LE-VIEIL a été représenté pour la première fois le 26 Mai MCMXX, à Paris, au Théâtre du Vieux-Colombier, par Mesdames Gina BARBIÉRI, Valentine TESSIER; Messieurs André BACQUÉ, Romain BOUQUET, Auguste BOVERIO, Jacques COPEAU, Léonce CORNE, Louis JOUVET, Jean LE GOFF, Paul OETTLY, Henri VERMEIL, Georges VITRAY, Albert SAVRY, de la Compagnie du Vieux-Colombier, et par les élèves du Vieux-Colombier.

PERSONNAGES

EMMANUEL.
ANSELME.
HÉLIER.
DIDIER.
JACOB LE MAÇON.
GATIEN.
GÉRAUD.
FULGENCE.
L'ASSEMBLÉE DES ANCIENS DE CROMEDEYRE.
LES GARÇONS DE CROMEDEYRE.
GENS DE CROMEDEYRE.
LE PETIT JACQUES.
MÈRE AGATHE.

THOMAS DU PIBOU.
LE DOYEN DU MONASTIER.
CLAUDE LE PÊCHEUR.
PIERRE D'AMAS.
LE BOITEUX.
LE COLPORTEUR.

THÉRÈSE.
LES FILLES DES VILLAGES.

DIVERS PERSONNAGES MUETS.

L'ACTION SE PASSE DE NOS JOURS DANS LE PAYS DU MÉZENC

ACTE PREMIER

Les gorges de la Gagne, au lieu dit le Planchas. Au bord de la route qui longe le torrent et qui s'élève vers la haute vallée, une auberge est adossée à l'escarpement. Une table est placée dehors, à droite de la porte. L'action a lieu sur la route, devant l'auberge, dont l'intérieur est aperçu de biais. Il règne un bruit régulier de torrent et de vent. Les couleurs sont celles du printemps qui commence.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE D'AMAS, CLAUDE LE PÊCHEUR,
LE COLPORTEUR

Claude le Pêcheur, venant d'aval, arrive à la hauteur de l'auberge. Pierre d'Amas, l'aubergiste, est debout sur son seuil. Le Colporteur est dans la salle. On ne le voit pas au début de la scène.

PIERRE D'AMAS

Pêcheur de gardons ! Pêcheur de truites !
Comme tu passes devant ma porte
Sans ralentir ton pas de vicaire,
Les yeux tournés du côté de l'eau !

Mon vin a-t-il fini de te plaire ?
Où ton amoureuse languit-elle
Dans la lande sous les premiers pins ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Non, ton vin me plaît encore,

Moins le rouge que le blanc ;
Et quant à mon amoureuse
J'ai soupçon qu'elle s'attarde
A cause de son ruban.

Mais je n'ai rien à te vendre,
Pas un enfant de goujon.
Et faut-il entrer pour voir
Le visage de ta poêle
Rire du pauvre pêcheur ?

PIERRE D'AMAS, *s'avançant sur la route* :

Malin pêcheur ! C'est un mensonge.
Tu caches une reine truite,
La plus rose de ce torrent.
Je sais que tu l'as fiancée
A quelque gros marchand de vaches.
Tu le guettes et tu le hèles
Quand il s'en revient de Fay,
Avec sa blouse, avec sa canne,
Avec sa bourse et sa bedaine.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Tâte ma musette et vois si je mens.

PIERRE D'AMAS

La boîte qui fait gros dos sous ta veste ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Lève le couvercle et fouille à loisir !

Le Colporteur paraît sur le seuil.

PIERRE D'AMAS

Diable ! Et mon dîner pour les deux marchands,
Maladroit pêcheur ? Et mon plat de truites ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Quels marchands ? Deux marchands de vaches
Qui s'en retournent de Fay,
Avec leur blouse, avec leur canne,
Avec leur bourse et leur bedaine ?

PIERRE D'AMAS

Ils ont vidé double chopine
Hier, en montant à la foire,
Et viendront dans une heure à peine.
Ah ! qu'ils vont faire un joli bruit !
Pauvre traiteur ! Pêcheur sans foi !
Moi qui leur ai promis des truites !

Il médite un instant en hochant la tête.

Mais tout cela est bel et bon ;
Claude ; j'attends que tu t'expliques.
Est-ce le reflet d'un gendarme
Qui s'est dressé du fond de l'eau ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

J'aimerais mieux avoir affaire aux gendarmes.
Amen ! Il ne faut plus parler de poisson.
Repos pour le pêcheur ! Congé pour la poêle !
Ceux de Cromedeyre ont sauté là-dessus,
Et lorsque Cromedeyre est sur quelque chose,
Les gens comme nous n'ont plus qu'à s'en aller.

PIERRE D'AMAS

Ils seraient descendus si bas ?
L'aurore t'a brouillé la vue.
Depuis quand va-t-on à trois lieues
Quérir ce qu'on trouve à deux pas ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Voilà plusieurs nuits qu'ils descendent.
J'en suis sûr, Pierre, j'en suis sûr.

PIERRE D'AMAS

Je connais ceux de Cromedeyre.
Cromedeyre a grand appétit.
Mais cette fois je n'y crois guère.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Les truites ont glissé de chez eux, peut-être,
Ou bien ils se sont mis à vouloir les nôtres
Pour la seule raison qu'elles sont à nous.
Voilà six ou sept nuits qu'ils ont commencé.
D'abord, ils n'ont pas dû m'attraper grand'chose.
Ils ne savaient pas bien la forme des gours,
La place des creux, les gîtes sous les pierres.
Mais chaque fois ils m'en ont pris un peu plus.
Ce matin, ils n'ont rien laissé.

PIERRE D'AMAS

A-t-on besoin d'eux par ici !
Ils ne peuvent rester paisibles.
C'est un tourment de leur esprit.
Pourtant, ils se vantent assez
D'avoir en eux un autre sang.

Ils disent : Le peuple d'en bas.
Eux sont cousins avec le vent.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Mince malheur qu'ils nous méprisent,
Si nos poissons leur plaisaient moins !

PIERRE D'AMAS

Hé ! Leur humeur est inquiète.
Les choses bonnes leur font mal
Tout le temps qu'un autre en jouit.

LE COLPORTEUR, *s'approchant* :

Je ne suis pas du pays ;
Mais je connais Cromedeyre.
J'y ai mené ma bricole
Une fois, qui me suffit.

D'habitude, ma tournée
Se referme à Saint-Julien.

S'il m'arrive de pousser jusque vers Fay-le-Froid,
Je dépasse le Meygal par le col des Deux Tortues,
Et je longe le plateau qui porte la Champ-de-Pin.
C'est une route terrible où l'on est heureux pourtant.
Il y fait bon en juillet ; l'on y grelotte en septembre.
Le soleil mal allumé s'éteint dans les coups de vent ;
Et l'on ne penserait guère plus à lui qu'aux étoiles
Si l'on n'apercevait pas sur l'eau des mares glacées
Un rond de feu qui sautille et qui est amer aux yeux.

Mais un jour, laissant Fay,
J'ai tâté de Cromedeyre.

Le chemin qui vous amène
Contourne longtemps le roc.

On marche sur un sol dur
Contre une paroi qui brille.

Soudain, l'on voit Cromedeyre.

C'est à ne pas savoir par où l'on entrera.
Le village est serré comme une mie de seigle ;
Comme si l'on avait coiffé le roc brillant
D'un rond de pâte qui aurait cuit là-dessus.

Je vous défierais de distinguer les maisons.
Elles ont comme pénétré l'une dans l'autre.
Il n'y a là-dedans qu'une seule ruelle
Qui se replie et se tortille à la façon
D'un trou de chenille sous l'écorce.

On découvre enfin, vers le milieu,
Une sorte de place bien close
Et des bornes où l'on peut s'asseoir.

J'avais à peine posé ma tente
Qu'une pierre me rase le front,
Puis deux pierres, puis un vol de pierres.

Mon boniment n'a pas été long.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Hé! Quel mal aviez-vous fait, pourtant?

LE COLPORTEUR

Il paraît que ce jour-là était un jour
Où nul n'a le droit d'acheter ni de vendre.

Ici, vous mangez maigre, le vendredi.
De même il y a des jours à Cromedeyre
Où l'on ne saurait sans honte ni scandale
Sortir l'argent et le prendre avec les mains.
Tout au plus peuvent-ils échanger entre eux
Un fromage contre une motte de beurre,
Un poulet contre une mesure de grain.

CLAUDE LE PÊCHEUR, *à Pierre d'Amas* :

En voilà chez qui de si tôt
Tu n'iras pas ouvrir auberge.

PIERRE D'AMAS

Une auberge? Ils n'ont pas d'auberge,
Et pas le moindre cabaret.
Car le cabaret ou l'auberge,
C'est la maison de l'étranger.
Cromedeyre sur sa montagne
N'a pas de toit pour l'étranger.

LE COLPORTEUR

Il n'a que du vent et des pierres.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Pourtant, s'ils veulent rire un peu,
S'ils veulent boire un coup ensemble?

LE COLPORTEUR

Je me suis laissé conter par un pauvre
Qu'ils se réunissent dans leur église,
Vous savez, parbleu! leur fameuse église
Dont on a parlé de Valence au Puy,
Qui n'a ni clocher, ni prêtre, ni messe.

Ils apportent qui du vin,
Qui de la vieille eau-de-vie ;
Ils apportent du miel brun
Et même, dit-on, des herbes
Qu'ils cueillent dans la montagne
Et qui sont connues d'eux seuls.

Je ne sais pas quelles drogues
Ils versent encore et mêlent
Dans un grand chaudron de cuivre.
Et ils sont là, tous en rond.

Ils mettent le feu dessous.
Quand le mélange est à point,
Ils tuent le feu ; puis ils boivent
Avec des louches de bois
Qu'ils enfoncent tous ensemble
Dans le ventre du chaudron.

Un instant pour respirer.
Et puis les louches replongent
Et remuent le fond fumant.

Comme ça, tant qu'il en reste.

Alors ils chantent, ils crient,
Ils font des danses terribles ;
Et l'on voit de noires vieilles
Rire une heure sans arrêt.

PIERRE D'AMAS

Que n'a-t-on pas conté, jadis,
Des visions de mère Agathe !

Il a passé des gens ici
Qui venaient d'outre-Margeride,
Pour approcher de la merveille.
Mais tout cela tombe en oubli
Depuis le coup de leur église.

Thomas du Pibou, tenant en laisse un beau chien de montagne, arrive du creux du torrent et se hisse sur la route.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, THOMAS DU PIBOU

CLAUDE LE PÊCHEUR

Salut, Thomas du Pibou!

THOMAS DU PIBOU

Salut!

CLAUDE LE PÊCHEUR

Vous venez donc braconner chez nous,
Coquin de vieux! Est-ce poil ou plume?

THOMAS DU PIBOU

Pierre d'Amas, j'amène mon chien
Afin de prendre conseil de toi.
Voici plusieurs jours que je l'observe.
Il semble n'avoir ni faim ni soif.
Peut-être est-il gagné par le mal.
Je tiens fort à lui, Pierre d'Amas.
J'ai eu sept chiens depuis mon enfance.
C'est le dernier ; il vaut mieux que tous.

Couché sur l'herbe, il n'a l'air de rien.
Mais son œil ne quitte pas les bêtes.
Dès qu'une vache s'écarte un peu,
Il se lève, et de son pas tranquille
Il va la chercher dans le sainfoin.
Jamais de bruit, jamais de colère.
Quand on n'obéit pas assez vite,
Juste un coup de dent qui entre à fond.
Il connaît le carré de pâture,
Et de combien l'on peut avancer
De l'aube au soir et d'un jour à l'autre.

Je désire qu'il ne meure pas.

PIERRE D'AMAS

Laisse-moi regarder ta bête ;
Et nous ferons ce qui convient.

THOMAS DU PIBOU

Il n'est pas méchant avec l'homme ;
Mais veille à le bien attacher.

PIERRE D'AMAS

Je le mène dans la courette.

Du seuil, se retournant :

S'il le faut, je t'appellerai.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, moins PIERRE D'AMAS

THOMAS DU PIBOU

C'est un chien de Cromedeyre-le-Vieil,

De la race antique, sans bâtardise.
Il y a trois ans qu'on me l'a donné.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Thomas, vous avez de la chance.
Ceux de Cromedeyre-le-Vieil
Savent mieux prendre que donner.
Diantre ! Un cadeau de Cromedeyre !
Nous pouvons nous frotter les yeux !

THOMAS DU PIBOU

Je leur ai rendu de petits services
Du temps qu'ils poussaient leur fameux travail,
Cette église, dont ne veut point l'évêque.
Ils avaient besoin d'un sable que j'ai ;
Car, pour former un ciment éternel,
Ils emploient une merveille de sable
Que vous ne trouverez dans aucun sol
Et que j'ai, moi, dans mon champ du Rioule.

J'étais un peu ami, je puis le dire,
Avec Jacob Tergheuz, maître maçon,
Qui a conduit le travail de l'église,
Avec Hélier, qui est rebouteur,
Hélier, dont le fils Emmanuel
Fut choisi par l'assemblée des anciens
Pour aller au séminaire du Puy
Et en revenir prêtre de l'église.

C'est bien la famille la plus puissante,
Des gens tout Cromedeyre et tout orgueil.

Ils m'ont donné ce chien, voici trois ans.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Vous êtes pour sûr un heureux homme !

THOMAS DU PIBOU

Hélier, je le rencontre encore.
Il nous arrive de bavarder.
L'autre jour, il me parlait du fils.
Ça ne va pas seul, à la Chartreuse.
Son Emmanuel porte une tête
Qui n'entre pas dans tous les bonnets.
Il en sait davantage sur Dieu
Qu'un chanoine ou qu'un père Jésuite.
C'est lui qui veut instruire ses maîtres.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Donc Cromedeyre fera la loi
Jusque dans la Chartreuse du Puy ?

THOMAS DU PIBOU

On s'attend à le voir revenir.
Ces jours derniers, en gardant mes bêtes,
Je guettais — un peu pour me distraire —
S'il n'allait point passer sur le pont.

Il désigne le pont du Planchas qui est un peu en aval et qu'on ne voit pas.

Et j'ai comme une idée que le chien
Comprenait et guettait, lui aussi.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Où gardez-vous les vaches, Thomas ?

THOMAS DU PIBOU

Je les garde sous le bois Boulène.

CLAUDE LE PÊCHEUR

De là-haut, vous pourriez reconnaître
Quelqu'un qui passerait sur le pont ?
Thomas, je vous crois l'œil d'un jeune homme,
Mais vous nous en contez tout de même.

THOMAS DU PIBOU

De là-haut, je prétends reconnaître
Si c'est homme ou femme sur le pont,
Et si c'est homme de Cromedeyre.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Et si c'est homme de Cromedeyre ?
Non, Thomas ! Vous vous moquez du monde.

LE COLPORTEUR

Moi, je les reconnais de tout près,
A l'odeur et non point à la vue,
Car ils sentent la motte brûlée.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ah ! voilà quelque chose de bien !
Au moins voilà, Thomas du Pibou,
Ce que j'appelle un mot véridique.
C'est une très sublime pensée
Qu'il faudra défendre mordicus !
Les gens de Cromedeyre-le-Vieil
Puent, et ils puent la motte brûlée !

Il rit en se frappant la cuisse.

J'accorderai pour votre plaisir,
Thomas, qu'ils puent à grande distance,
Mais pourtant pas jusqu'au bois Boulène.

THOMAS DU PIBOU

Je puis les distinguer, vous dis-je.
Ils n'ont pas le corps comme nous.
— Oui, Claude, vous vous connaissez
Mieux encore en truites qu'en hommes. —

Je dis que nous avons, nous autres,
Le torse un peu long pour les jambes.
Mais les hommes de Cromedeyre
Ont des jambes qui sont très hautes
Sous un torse plutôt petit.

Et nous, quand nous sommes en marche,
A peine si le genou plie.
Nous avons un balancement
Sur les hanches, de gauche à droite.

Mais les hommes de Cromeyre
Se ramassent, puis se détendent,
Comme un cheval à la montée.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Je n'en ai point fait la remarque.

THOMAS DU PIBOU

Vous êtes encore si neuf!

Pierre d'Amas reparaît, avec le chien.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, PIERRE D'AMAS

PIERRE D'AMAS

Voilà! Je lui ai donné le remède
Qui lui tourne encore au fond de la gueule.
Ne le presse point de deux ou trois jours.
Laisse-le dormir, s'il lui prend envie.

THOMAS DU PIBOU

Merci, Pierre d'Amas, merci !
Je t'apporterai dès demain
Deux jolis fromages de bique.

Thomas fait un salut, et s'éloigne en remontant la route.
Les autres le suivent un instant du regard. Puis Claude se tourne vers le pont. Il semble apercevoir quelque chose et affecte une extrême attention. Il rit, frappe l'épaule du Colporteur et lui indique ce qu'il voit. Il fait alors deux ou trois pas en simulant une démarche très rebondissante. Tous rient; Claude se tourne vers l'amont de la route.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Hé! Thomas! Hé! Thomas du Pibou!
Retournez-vous pour une minute!
Je crois que nous tenons votre affaire.

En voici un qui passe le pont,
Et qui nous a bien l'air de marcher
Avec une paire de ressorts
Comme vous l'expliquiez tout à l'heure.

Thomas redescend lentement et reparaît Il s'arrête et regarde avec attention. On se tait. Le chien s'agite, tire sur sa laisse.

THOMAS DU PIBOU

Oui, c'est un homme de Cromedeyre.

Il regarde encore.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Si c'est l'homme qui, depuis huit jours,
S'amuse à me voler mon poisson,
J'aurai plaisir à voir sa figure.

THOMAS DU PIBOU

Un homme vraiment de Cromedeyre.

Je crois même que c'est davantage ;
C'est Cromedeyre sur le chemin.

Mes vieux yeux ont su le reconnaître :
C'est Emmanuel, fils d'Hélier,
Emmanuel, choisi entre tous.

C'est lui qui revient de la Chartreuse,
Avec son sac, avec son bâton
Qu'il a coupé à un noisetier.

Le chien s'agite.

ACTE PREMIER

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, EMMANUEL

EMMANUEL, *sans regarder personne* :
Bonjour !

THOMAS DU PIBOU
Bonjour, Emmanuel !

EMMANUEL
Bonjour, Thomas !

Il se penche sur le chien, le palpe et lui parle entre les dents à mots précipités.

Ah ! camarade !
Babine molle, oreille raide,
Te voici ! Montre-moi tes dents.
Serre donc ! Tu n'as plus de force ?
Allons, grogne, fichue brebis !

A Pierre d'Amas :

Vous me donnerez du vin blanc.
...Où vous voudrez... sur cette table.

Il regarde le chien.

Son poil ne luit pas comme il faut.

Il tire sur une touffe de poils.

Vous voyez tout ce que j'arrache.
La chair du râble n'est pas riche.

C'est une race dédaigneuse
Qu'il y a façon de nourrir.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Thomas, vous êtes jeune encore,
Et vous connaissez, ce me semble,
Quelque peu moins en chiens qu'en hommes.

EMMANUEL

Il goûte le vin. A Pierre d'Amas en reposant le verre :

Ce vin me plaît ; mais je suis sûr
Que vous en avez de meilleur.

PIERRE D'AMAS

C'est le vin même que je sers
A tous passants et voyageurs,
Et nul ne m'en a fait reproche.

Mais j'en ai pourtant dans ma cave
De plus fin, qui coûte plus cher.

EMMANUEL

J'en veux boire.
Et laissez ce verre.
Je le paierai, l'ayant touché.

Tous restent silencieux quelques instants. On observe Emmanuel.

THOMAS DU PIBOU, *avec hésitation* :

Donc, c'est le latin... qui ne va plus, là-bas ?

EMMANUEL

Tout y va, je pense, comme de coutume,
Thomas du Pibou, le latin et le reste.

ACTE PREMIER

THOMAS DU PIBOU

Mais... tu reviens ?

EMMANUEL

Je reviens, en vérité.

THOMAS DU PIBOU

Tu reviens pour longtemps, ou pour peu de temps ?

EMMANUEL

Si le vent se met au nord dans la montagne,
Et si j'entends chanter sur le sapin mort
Un oiseau coiffé de gris dont j'ai mémoire,
Il se peut que ce soit pour beaucoup de jours ;
Il se peut — s'il chante trop bien —
Que ce soit pour beaucoup d'années.

THOMAS DU PIBOU

Et ces messieurs de la Chartreuse
Ont-ils été contents de toi ?

EMMANUEL

Je suis parti — qu'avais-je en tête ? —
Sans m'occuper de le savoir.

Il réfléchit un instant.

Contents de moi ? C'est moi, grand-père,
Qui ne suis pas très content d'eux.

THOMAS DU PIBOU

Ils t'ont fait de la peine, Emmanuel ?

EMMANUEL

Je n'ai jamais tant ri. Mais, pour des hommes
Dont c'est le métier de parler de Dieu,

Et, sur toute chose feue ou vivante,
De connaître la fine vérité,
Il me semble qu'ils ne sont pas très forts.

A leur place, je voudrais que personne
N'eût en son pouvoir de m'en remontrer.

C'est comme si quelqu'un venait m'apprendre
A dresser un trébuchet pour les grives,
Ou à coincer la truite entre deux doigts.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Si vous n'arriviez pas du Puy,
Je dirais que c'est vous, garçon,
Qui m'avez dérobé les miennes.

EMMANUEL

Les vôtres ? De quoi parlez-vous ?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Mon poisson ! Le mien, que je pêche
Depuis dix-sept ans, chaque nuit,
Du gours noir au moulin Simon.

EMMANUEL

Tiens ! vous avez acquis le torrent de Gagne
Depuis le gours noir jusqu'au moulin Simon ?
Vous êtes, pour le pays, un homme riche.
Et vous avez sans doute à la même vente
Fait l'emplette d'une paire de gendarmes ?
Car jadis les gendarmes et le torrent
Appartenaient au même propriétaire.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Je n'ai rien acheté, garçon!
Voilà dix-sept ans que je pêche,
Dix-sept ans que je vends ma pêche.

EMMANUEL

Heureux pêcheur! Heureux vendeur!

CLAUDE LE PÊCHEUR

Vous têtiez votre premier lait,
Que je rampais dans le torrent
Entre la minuit et l'aurore.

Il s'interrompt.

Mes truites? Eh! bien sûr, mes truites!
Les truites de la Gagne ont eu
Dix-sept ans pour devenir miennes.

EMMANUEL

Quel est votre sujet de plainte?
Se lassent-elles d'être à vous?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ce sont vos gens de Cromedeyre
Qui descendent toutes les nuits
Depuis le début de la lune.

Ils viennent me voler ma pêche.

EMMANUEL

Qui vous prouve que ce soit eux?

CLAUDE LE PÊCHEUR

J'en suis sûr.

EMMANUEL

Vous en êtes sûr.
Mais pourquoi dire qu'ils vous volent?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ils prennent ce qui est à moi.

EMMANUEL

Ces pauvres truites sont à vous,
Pêcheur, quand vous les avez prises.
Disons qu'elles deviennent vôtres
Juste à l'entrée de votre main.
L'instant d'avant, à qui sont-elles?
Et mourir leur est-il plus dur
Dans une main de Cromedeyre?

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ne reste-t-il rien à manger, là-haut,
Qu'ils viennent piller le pays des autres?
Me suis-je engraissé de leur nourriture?
M'ont-ils vu m'enfuir à travers la lande
Traînant au bout d'une corde un cabri?
Ou trébuchant, des mottes plein les bras?

EMMANUEL

S'il s'était fourré sous la peau des truites
Plus de force et de malice qu'en vous,
Honnête pêcheur, je ne suis pas sûr
Que vous iriez marcher dans leur royaume.
Et s'il n'y avait personne, là-haut,
Pour défendre les biens de Cromedeyre,

Vous monteriez peut-être y faire un tour.
Défendez vos truites! Gardez vos truites!
Si vous entendez remuer dans l'eau
Une autre paire de pieds que les vôtres,
Tâchez que vos poings pèsent assez lourd.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ils viennent quand je n'y suis pas.

EMMANUEL

Eh bien! Soyez là quand ils viennent!

CLAUDE LE PÊCHEUR

Ils descendent avant minuit.

EMMANUEL

Levez-vous donc avant minuit!

Tout de même, si Cromedeyre
Descendait pour prendre vos filles,
J'imagine que vos garçons
Feraient un peu meilleure garde.

THOMAS DU PIBOU

Cromedeyre aime le bien d'autrui.
Mais la nature de ces vallées
S'est montrée avec nous généreuse.
Nul n'est en peine de nourriture.
Veut-on que nos villages s'alarment
Pour une panerée de poissons?
Si Cromedeyre-le-Vieil a faim
Que Cromedeyre se rassasie!

PIERRE D'AMAS

Vous dites vrai, Thomas du Pibou.
Nous ne décrochons pas le fusil
Quand un passant abat une pomme ;
Mais nous savons où pend le fusil.

EMMANUEL, *se tournant vers lui :*

C'est le compagnon le meilleur
Dans une grande solitude.
Il y a péril de galants
Pour le vin comme pour les filles.
Vous êtes gardien de vertu.

Il s'interrompt un instant.

Mais quelle âme triste et hardie
Pour tenir ce fond de ravin!

Il regarde autour de lui.

N'êtes-vous donc d'aucun village?

PIERRE D'AMAS

Ils m'appellent demi-Laussonne ;
Mais je fais village à moi seul.

EMMANUEL

A vous seul? La brave parole!

PIERRE D'AMAS

Ici fourchent les deux rivières
Et se croisent les deux chemins.
C'est dire qu'il faut un village

Montrant sa maison :

Le voici!

EMMANUEL

Il me plaît assez.

PIERRE D'AMAS

Il semble plus petit qu'un petit hameau,
Mais comme un autre il est vaste et populeux.
Vous n'en voyez que le tronc et la racine,
Car il porte son peuple invisiblement.

Ce village dont je parle est fait des hommes
Qui passent, des hommes qui sont en chemin.

De l'homme qui tantôt mangeait à cette table
Et qui descend, là-bas, la pente des Coustettes.

De l'homme qui a bu son verre, un pied sur le seuil,
Puis qui s'est faufilé par ce sentier de genêts ;

De l'homme gros qui a dormi dans la meilleure chambre.
Et qui monte vers Saint-Front dans son cabriolet vert.

EMMANUEL, *après avoir rêvé un instant* :

J'ai presque envie d'ouvrir auberge.

Il regarde çà et là, se tourne vers l'amont, flaire le vent.

Mais il m'a semblé reconnaître
La senteur du feu de chez moi.
La senteur de la terre même
Qui se consume pour ses fils.

C'est elle ! Je sens qu'elle glisse
Le long du vent de la vallée
Pour m'entourer et me saisir.

Il faut céder. Salut à tous!

Il fait un pas.

Hé quoi! n'est-ce point que je cesse
D'être un homme de votre peuple,
Aubergiste?

Il avance encore.

Deux pas à peine?
Cromedeyre est fort et jaloux.

Il s'éloigne.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, moins EMMANUEL

CLAUDE LE PÊCHEUR, *s'approchant de la table et tendant le bras* :

S'il n'a pas soif de votre vin blanc,
Moi, je lui trouve du goût encore ;
Et ce verre fera aussi bien
Dans mon ventre qu'au coin de la table.

THOMAS DU PIBOU, *lui arrêtant le bras* :

Ne buvez pas cela mon ami.
Jetez ce vin.
Je vous le demande.

Thomas prend le verre et jette le vin.
Un moment de silence.

PIERRE D'AMAS

Beaucoup d'aplomb pour peu de barbe.
Les prêtres ne l'ont pas dressé.

Il naquit d'une dure souche ;
Dur comme buis il est resté.

Un moment de silence.

THOMAS DU PIBOU

« Cromedeyre-le-Vieil », dit-on parmi nous,
Et c'est vrai qu'il est le plus vieux des villages.
C'est du moins ce qu'on affirme, et je le crois.

Mais Cromedeyre aussi est jeune,
Jeune, remuant et ruant
Comme le poulain du Mézenc.

Si tout allait comme autrefois,
S'il n'y avait pas les gendarmes,
Et le Puy, et plus grandes villes,
Et au bout ce Paris terrible
Qui peut nous écraser du plat de la main,
Vous verriez Cromedeyre grouiller encore.

Votre mémoire est moins longue que la mienne.

Mainte chose arrivait qui n'arrive plus.

Du temps de ma vingtième année
Il faisait chaud dans nos villages.
Pas un dimanche qu'il n'y eût
Une bataille entre garçons.

Après la grand'messe, à Laussonne,
Quand nous autres gars nous asseyions au cabaret,
La servante posait un verre devant chacun ;
Au milieu, la bouteille, à même distance de tous.

Il fouille dans sa poche.

Mais chacun de nous tirait de sa poche un couteau,

Il tire un couteau.

L'ouvrait, essayait la pointe avec le gras du pouce,
Et sans s'arrêter pour ça de blaguer ou de rire,
Le plantait vivement sous la table, dans le bois.

Il plante le couteau sous la table.

Ensuite on pouvait boire et causer, l'esprit tranquille ;
On pouvait chanter, bien appuyé sur ses deux coudes.
N'importe qui pouvait s'approcher, et nous parler.
Si la demande était mal faite,
La réponse n'était pas loin.

Il arrache le couteau et le jette sur la table.

Le bout de ce doigt qui me manque,
C'est un d'Eynac qui l'a tranché.
Je sais un homme de Saint-Pierre
Qui eut la moitié de l'oreille
Emportée d'un seul coup de dents.

Ici, nous étions presque sages.
Ceux de Fay se montraient bien plus farauds que nous.

Quant à Cromedeyre, il se dérangeait rarement.
Mais alors ce n'était pas une plaisanterie.

LE COLPORTEUR

Qu'aviez-vous donc à vous déchirer les uns les autres ?

THOMAS DU PIBOU

Bah ! Toujours la même folie ! A cause des filles.

En ces temps, il ne faisait pas bon qu'une petite
Fût regardée de près par un garçon d'alentour.

Chaque village tenait ses filles pour un bien,
Pour un patrimoine où l'étranger n'a rien à prendre,
Comme un communal interdit aux autres troupeaux.

Sans doute, il se voyait qu'un étranger
Vînt quand même à bout d'en épouser une.
Il savait ce que coûtait l'entreprise.
Un doigt, deux, trois dents, un morceau d'oreille,
Semblaient à tous un prix avantageux.

Moi, je suis encore un homme récent,
Mais j'ouïs jadis conter par mon oncle,
Homme point bavard, homme point menteur,
Un exploit singulier de Cromedeyre.

Le fait remonte peut-être à cent ans.

Il paraît qu'alors ils manquaient de filles.
Dans leur race — chacun peut vous le dire —
Il naît moins de filles que de garçons.
Beaucoup de maris! mais maris sans femmes.

Ce devait être grande pénurie.
Car un beau jour qu'il y avait reinage
A Montusclat, par derrière les monts,
Les voilà comme un orage du Sud
Qui tombent sur la fête tous ensemble ;
Et toutes les filles qui dansaient là,
Ils les enlevèrent sur leurs chevaux.

Ce ne fut certes pas sans une rude bagarre,

Bien des corps étendus et beaucoup de sang versé.
Mais ils les gardèrent, les bougres!
Ils les gardèrent.

Un moment de silence.

CLAUDE LE PÊCHEUR

Thomas, vous nous faites un conte.
On vous connaît dans le pays
Pour un malicieux grand-père.
Il faudra dire votre histoire
Aux dentellières en veillée.

THOMAS DU PIBOU

Croyez-en ce que bon vous semble!
Ces choses ne m'occupent plus.
Le bétail, j'en réponds encore ;
Mais je n'ai plus charge des filles.

RIDEAU

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE II

PREMIER TABLEAU

La vallée de la Gagne, en amont du Planchas. Plus de gorges ni d'escarpements, mais un cirque profond que la route contourne à mi-flanc. L'horizon est dominé par des montagnes pures et grises.

Il s'est écoulé une heure entre le premier et le deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMANUEL, *seul.*

EMMANUEL, *venant d'aval, s'arrête au bord de la route, et regarde.*

La lueur du ruisseau brisé
Est tout là-bas dans la prairie
Comme un éclair tombé sur l'herbe
Qui refroidirait sans mourir.

L'horizon a grandi si vite
Qu'on dirait un coup de l'ivresse,
Comme si le vin de l'auberge
Devenait des monts assemblés.

O Gagne, tu pouvais tantôt
M'éclabousser et m'assourdir !
Soudain te voilà plus lointaine
Qu'une pensée au fond des yeux.

Le vent qui passe ici vous réveille toute la peau.
Parfois il tourne dans l'oreille ; parfois l'on entend

La mémoire d'un chant ancien qui vous remplit la tête.

Il se retourne.

Mais je crois que le sable a crié.
Quelqu'un aussi monte par la route.
Ai-je donc marché si lentement,
Ou quelqu'un a-t-il marché si vite ?

Il regarde à nouveau vers le fond du cirque.

Un toit, tout contre la Gagne,
Un toit, à peine distinct,
Se soulevant comme l'ongle.

Ses yeux se ferment à demi.

La cuisine, quatre pas.
Une lucarne carrée.
Deux barreaux, si vieux, si durs,
Qui sont en croix sur le jour.
Et l'ombre en croix sur la table.

J'allume un feu de fagots.
La cheminée est si grande
Qu'elle mène à l'autre monde.

Il se tait un instant.

Ou encore à flanc de mont
Une maison de berger.
Des planches, finement jointes ;
Un coffre sur quatre pieds.

La paille. Les couvertures.
Cette odeur de ton haleine,

Cette chaleur dans la nuit!
Et le chien dort contre toi.

Il se retourne et regarde.

Où peut aller l'homme qui monte?
Un frère?
Non. Un prêtre. Un curé.
Une soutane sur un gros ventre.

Il cesse de regarder. Ses yeux se referment.

Le corridor traverse tout l'étage.

J'ai touché le mur qui sent l'ossement.
Il souffle des profondeurs un air noir
Qui fait claquer des portes de cellules.

Ah non! Je n'en veux plus! Je n'en veux plus!

SCÈNE DEUXIÈME

EMMANUEL, LE DOYEN DU MONASTIER

LE DOYEN, *il s'arrête, se découvre, s'essuie le front.*
Bonjour, mon ami.
Vous vous reposez?
La neige qu'on voit dans les creux encore
N'empêche point la force du soleil.

Il s'assied. Un moment de silence.

Vous êtes du pays, apparemment,
Et connaissez la route mieux que moi,
Qui ne hante guère ces hauts parages?

Silence.

Quel temps faut-il d'ici à Cromedeyre?

EMMANUEL

Ainsi donc, vous allez à Cromedeyre?

LE DOYEN

Je m'y rends, mon fils... Comme vous, sans doute?
... Et peut-être même y habitez-vous?

EMMANUEL

Il vous faut à peu près une heure
Si vous marchez bien ; et six quarts
Si vous marchez tout à votre aise.

LE DOYEN

Six quarts d'heure, avec ce soleil?
Vous me donnez de l'épouvante.

EMMANUEL

Là-haut, vous aurez plus de vent.

LE DOYEN

Du vent? De votre fameux vent?
Merci! Ce sera bien le pire.
Trempé de sueur, sous la bise,
Me voilà pour trois mois au lit!

Après un instant :

Ah! si l'affaire n'était d'importance,
Je m'épargnerais ce chemin de croix.

Il observe Emmanuel qui ne bronche point.

Mais, puisque vous êtes de Cromedeyre,
Vous ne pouvez pas manquer de savoir

Et pourquoi j'y vais et qu'on m'y attend?

Même jeu d'Emmanuel.

La chose a dû faire quelque rumeur.

Silence.

Oh! ce n'est pas un gros mystère,
Ni rien qu'on ne puisse avouer...
Mais vous devinez à coup sûr!
Ma robe parle toute seule.

EMMANUEL

C'est donc une affaire... d'église?

LE DOYEN

Ce garçon-là tombe des nues!

Les Anciens de Cromedeyre ont leur assemblée
Aujourd'hui qui est le septième de la lune.

Ils savent que je dois paraître au milieu d'eux
Pour en finir avec une absurde querelle.
Monseigneur m'a chargé de certaines paroles.
J'ai lieu de croire qu'il en sortira du bien.

Il s'anime.

Allons ! Me ferez-vous comprendre
D'où souffle cet esprit d'erreur?
Ces gens-là se sont mis en tête
D'avoir leur église, chez eux.
Les voilà qui creusent la terre!
Et des cailloux! Et du mortier!
Des pierres grosses comme un bœuf!

Vous gageriez qu'ils recommencent
A dresser la Tour de Babel!
Qu'en pense Monseigneur l'évêque?
Bah! Nos gens s'en moquent un peu.
On ne veut pas de leur église?
Les voilà qui boudent la messe!
Pas plus de Dimanche pour eux
Que pour les sauvages d'Afrique!
C'est ainsi. Tout ou rien, vous dis-je ;
A Cromedeyre, ou nulle part!
Et plutôt que courber la nuque,
Ils vivront comme du bétail.

Et du mortier! Et de la brique!

Il s'interrompt, puis reprend d'un ton plus calme :

Oh! Ce n'est pas leur coup d'essai ;
Car mon digne prédécesseur
Eut sa partie de tablature.
Il s'agissait en ce temps-là
Des visions de mère Agathe.

Personne ne s'en souvient plus.
Et je pense que cette vieille
Est retournée à Belzébuth.

EMMANUEL

Mais n'ont-ils pas placé, naguère, à la Chartreuse,
Un de leurs jeunes hommes, choisi entre tous,
Et qui doit revenir prêtre de leur église?

LE DOYEN, *haussant les épaules* :

Je puis vous dire en confidence
Qu'il n'y restera pas longtemps.

Aussi bien, quel est cet orgueil?
Désigner soi-même son prêtre?
L'imposer à la hiérarchie?
Qu'on tolère de tels abus,
Et la chrétienté se déchire.

EMMANUEL, *doucement* :

C'est cela que vous allez dire
A l'assemblée de Cromedeyre?

LE DOYEN

Entendez-moi! Je viens gagner des âmes.
Dieu me dictera les justes paroles.
Et si le démon n'est pas trop habile,
Cette proie aussi lui fuira des mains.

Qu'un peu de douceur et de bon vouloir
Incline la fierté de Cromedeyre!

Il s'échauffe, mais avec onction.

Consentez à faire une lieue
Pour honorer la sainte messe!
Ne privez pas les nouveaux-nés
De la naissance véritable
Que donnent les fonts baptismaux!

Monseigneur sera sans défense
Contre les vœux de cœurs soumis.

Mais qu'espérez-vous obtenir
Par les malices de l'orgueil?

Silence.

EMMANUEL

Ma foi, vous ferez aussi bien
De vous épargner le voyage.

Haut-le-corps du Doyen.
Court silence.

LE DOYEN

Que me dites-vous, mon garçon?

EMMANUEL

Je connais un peu Cromedeyre-le-Vieil.
J'ai des amis dans les Anciens, dans le peuple.
Il y a peu de chances qu'ils vous écoutent.

LE DOYEN

Bah! Et pourquoi donc?

EMMANUEL

Ils veulent leur église.
Une messe dite ailleurs qu'à Cromedeyre
Est une chose dont ils n'ont pas souci.

LE DOYEN

Comme si la messe — voilà
Un blasphème! — Comme si Dieu
N'était pas le même partout.

EMMANUEL

Peut-être en effet pensent-ils
Qu'il n'est pas le même partout.

LE DOYEN

Mais c'est une pure folie!
Vous comprenez des mots pareils?

EMMANUEL

Il faut du temps pour les comprendre.
J'y parviens, petit à petit.

LE DOYEN

Et vous nommez ça des chrétiens?

EMMANUEL

Je le faisais, naguère encore.
Mais, en y pensant davantage,
Je crois bien que je vais cesser.

Le Doyen recule d'un pas, et considère en silence Emmanuel.

LE DOYEN

Qui êtes-vous?

EMMANUEL

Moi, qui je suis?

LE DOYEN

Je vous le dirai, qui vous êtes :
Emmanuel, fils d'Hélier ;
Et vous venez de la Chartreuse.

Ils se taisent et s'observent.

EMMANUEL

Alors, nous faisons route ensemble?

LE DOYEN

Est-ce que vous comptez paraître
Avec moi, devant les Anciens?

EMMANUEL

Mais... sans doute. Quoique fort jeune,
J'ai quelque pouvoir auprès d'eux.

LE DOYEN

Eh bien!... le jour n'est pas propice.
Je remets la chose à plus tard.

EMMANUEL

Dois-je parler de ma rencontre?

LE DOYEN

Dites... que je voulais venir,

Mais...

EMMANUEL

Mais qu'il faisait un peu chaud
Pour une étape aussi pénible.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La place de l'Assemblée, au centre de Cromedeyre-le-Vieil. Une enceinte continue de maisons, faites de blocs de basalte, avec des joints de ciment roux. Tout semble compact, inébranlable, impénétrable. Il faut de l'attention pour entrevoir quelque issue, dont on ne sait si elle est

l'ouverture d'une maison ou l'embrasure d'une ruelle. Le sol est le roc même, schisteux et luisant. De grosses pierres sont plantées à intervalles égaux, comme des bornes. Les Anciens s'y tiennent assis, au nombre de treize.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ASSEMBLÉE DES ANCIENS,
DIDIER, JACOB LE MAÇON, ANSELME,
GÉRAUD, HÉLIER, FULGENCE, GATIEN,
et six autres.

Didier est à droite, Jacob à gauche. Anselme au fond, Hélier à droite d'Anselme.

DIDIER

Jacob va nous dire d'abord ce qu'il doit nous dire.

JACOB LE MAÇON

L'église est terminée. Vous-mêmes avez pu voir
Qu'il ne manque plus rien au travail de la toiture.
J'ai fini de daller la grande nef et le chœur.
Il me reste à quérir quleques pieds carrés de verre
Pour trois lucarnes rondes où le vent passe encore.

Mais la chose peut attendre et n'a rien de gênant.

La dernière somme, que Didier m'avait remise
En septembre, a duré tout juste autant que l'hiver.
J'ai avancé quarante francs pour les chars de loze.
Nous devons aussi dix journées à Jean du Moulin.

DIDIER

Je vous réponds : nous sommes contents, maçon Jacob.
L'église est terminée, sans nulle aide, contre tous.
Elle se tient debout, malgré Monseigneur l'évêque,
Malgré notre bon ami le curé de Saint-Front
Qui dort si mal depuis cent lunes ; malgré encore
Notre excellent ami le doyen du Monastier,
Lequel nous a promis pour aujourd'hui sa visite.

Vous l'avez faite, maçon Jacob,
Sur nos ordres, sur l'avis d'Anselme
Qui est vénérable entre nous tous ;

Et vous l'avez faite avec des pierres
Dont pas une ne fut arrachée
A plus de deux mille pas d'ici,
Dans le plein pays de Cromedeyre ;

Avec les pins du bois indivis
Dont pas une racine, dont pas
Un chicot ne doit rien à personne.

Et ces arbres ne sont pas à nous
Par l'effet de quelque droit d'achat,
Par un griffonnage de notaire.

Ils sont à nous parce que nos pères,
Jadis, les ont plantés, un à un,
Dans un terroir qui ne connut point
D'autre tenancier que Cromedeyre.

Tout cela, vous l'avez joint ensemble,
Maçon Jacob, par un vieux ciment

Dont votre famille a la science,
Plus solide après cent lunaisons
Qu'après dix, plus solide après mille
Qu'après cent.

GÉRAUD

Je demande aux Anciens
Qu'une ripaille soit décidée
En l'honneur de ce fameux travail.

FULGENCE

Je le demande aussi.

DIDIER

Je l'approuve.

ANSELME, *faiblement.*

Géraud, qu'est-ce que vous demandez?

GÉRAUD

Un repas public, ici même, s'il fait soleil,
Ou dans l'église, comme le festin de l'éclipse.

DIDIER

Anselme, vous êtes vénérable entre nous tous ;
Rien ne saurait tenir contre votre jugement.
Mais il nous faut songer à la joie de Cromedeyre.

ANSELME, *s'animant peu à peu.*

Compagnons! Un repas comme celui de l'éclipse
Ne pourra plus suffire à la joie de Cromedeyre.
Comment pensez-vous que les hommes des jours antiques
Auraient fêté l'achèvement d'un si grand travail?

Depuis le temps situé hors de toute mémoire
Où Cromedeyre est né du monde en cet endroit même
— Car c'est là où sont nos pieds qu'il a crevé le sol —
Je dis qu'il n'est rien arrivé de plus solennel.
Géraud, que demandez-vous ? Une simple ripaille ?
Un petit agneau rôti ? Un demi-fût en perce ?
Les mille lunaisons vont approcher de leur terme.
N'oubliez pas qu'il faudra célébrer tout ensemble
Le travail qui s'achève et l'action qui s'annonce.

Je demande une dure orgie,
Des épaisseurs de nourriture,
Une colère de boissons,
Une ivresse de tous les membres
Qu'on met deux jours à ressuer ;
Non pas pour la faim et la soif,
Géraud, pour le rassasiement ;
Et non pour le rassasiement,
Mais pour la joie de Cromedeyre.

DIDIER

Si tel est votre avis, Anselme,
Il aura l'agrément de tous,
Nous penserons à cette fête.

Il s'interrompt.

Je dois dire un autre souci.
Les maçons ont fini l'église,
Mais le prêtre est inachevé.

GATIEN

Quoi de nouveau pour notre Emmanuel ?

ACTE II

DIDIER

A mon sens, nous le reverrons bientôt.
On nous écrit une mauvaise lettre.
Le jeune homme donne fort à reprendre.
Il tient tête à chacun, assure-t-on.
Il a des pensées que n'ont point ses maîtres
Et mourrait sur place avant d'en démordre.
On ajoute qu'il cache une amourette
Avec une fille des alentours.

HÉLIER

Je ne croirai rien qu'il n'en soit convenu d'abord.
Oh! je le connais, notre beau fils Emmanuel.
Mais eût-il été plus niais qu'un enfant de chœur,
Plus craintif qu'un rat et moins coureur qu'une béate,
Il aurait eu pareillement la vie difficile.

Soyez sûrs qu'ils n'en veulent pas
Ni du prêtre, ni de l'église.
Les curés du peuple d'en bas
Se moquent d'elle en plein office.
L'autre jour, le bouc de Laussonne
La traitait de grenier à paille.

GATIEN

Le doyen viendra tout à l'heure.
Nous verrons bien ce qu'il en est.

HÉLIER

C'est tout vu ! Le peuple d'en bas
N'est que haine pour Cromedeyre.

Cromedeyre aura son pardon
S'il se prosterne et se renie.
Et pourquoi les bassets nous haïssent-ils?
Parce que Cromedeyre est encore ici ;
Parce que l'ancien maître de la Cévenne
Se cramponne encore à son dernier rocher.
Jadis le pays entier fut notre bien.
Notre part allait jusqu'à cet horizon
De l'Ouest, où les montagnes sont toutes bleues.
Cromedeyre tenait les quatre vallées ;
Il lavait ses pieds dans les quatre torrents.
Mais quelque jour, par un mauvais vent du Sud,
Les bassets sont sortis des trous de la terre.
Ils se sont pressés, ils ont pesé sur nous,
Ils nous ont serrés entre leurs multitudes,
Ecrasés peu à peu, pilés peu à peu.
Il reste, quoi?
Le noyau. Trop dur! trop dur!

DIDIER

Il est vrai que nous avons choisi Emmanuel
Avec beaucoup d'attention, beaucoup de scrupule.
Anselme l'a proposé, le connaissant à fond.
Des têtes de son âge il n'en est pas de mieux faites.

A Hélier.

C'est votre fils.
Il sort d'une lignée excellente.

ANSELME

C'est le meilleur de nous tous, vieux et jeunes,

La tête la plus fine et la plus forte.
C'est le plus haut bourgeon de Cromedeyre.
Et Cromedeyre est dans un temps de gloire.
Il languissait lors de notre âge mûr.
Voilà dix ans qu'il s'est mis à revivre.
Sous l'orient de la millième lune
Cromedeyre se redresse et verdoie.
Sa force a monté dans les jeunes hommes
Dont je vous dis qu'ils valent mieux que nous.
Quand ils auront fait l'action du rapt,
Je demande, en marque de vérité,
Que notre pouvoir passe dans leurs mains!
Car si toute la terre est le domaine
De vieillards frileux, tristes et cruels,
Le nom de Cromedeyre signifie
Peuple de la jeunesse et de la joie.

Silence.

GATIEN

Qu'allons-nous lui dire, à ce gros doyen?

HÉLIER

Bah! Nous lui dirons que rien n'est changé,
Et que s'il vient pour nous donner raison,
Il repartira sans aucun dommage.

VOIX DE L'ASSEMBLÉE

Laissez entendre!
— Quelqu'un monte
Par le chemin de l'abreuvoir.
— C'est peut-être notre bonhomme.

— Non, c'est un pas jeune, un pas
Qui n'éboule pas les pierres.
— C'est le pas d'Emmanuel.

Quelques instants de silence.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, EMMANUEL, puis L'ENFANT MALADE, sur les bras de sa Mère.

HÉLIER

Emmanuel, est-ce toi?

Emmanuel paraît, sur le devant de la place et à gauche, dans sa tenue de voyageur.

DIDIER

Tu viens plus tôt que nous ne t'attendions,
Emmanuel. Tu viens au lieu d'un autre.

EMMANUEL

D'un autre? D'un gros curé haletant?

HÉLIER

Tu l'as rencontré, notre apôtre saint,
Notre cher doyen qui nous aime tant?

EMMANUEL

Je l'ai rencontré, mais sans le connaître.

HÉLIER

Et que faisait-il?

GATIEN

Et que disait-il ?

EMMANUEL

Il montait, soufflait, et suait à force.

HÉLIER

Où est-il passé, notre bon pasteur ?

EMMANUEL

Il descend la route, il souffle et s'essuie.

Rires.

GATIEN

Quoi ! il s'en retourne, et nous l'attendons ?

EMMANUEL

J'ai pris sur moi de lui donner vacances.
C'était là, je pense, un devoir chrétien,
Car cet homme est lourd et la pente est rude.

L'Assemblée rit bruyamment.

DIDIER

Et qu'est-ce qui t'amène ici ?

EMMANUEL

Vous ne le savez pas encore ?
Que si !

Un silence.

L'on a dû vous écrire ?

Un silence.

Les Anciens veulent-ils permettre
Que l'enfant fatigué s'assoie ?

Il s'accroupit sur une saillie du rocher.

DIDIER

En effet, une lettre est venue
Où la louange prend peu de mots.
Ils te reprochent quelque sottise
Avec une fille d'alentour.
Qu'en penserons-nous? Est-ce là donc
L'apprentissage de la prêtrise?
Et ces filles sont-elles si belles?
Ou la lettre m'a-t-elle menti?

EMMANUEL

C'est la vérité, mais trop petite!
Les abbés cèlent d'autres raisons.

DIDIER

Ils déclarent que tu leur tiens tête,
Qu'un esprit mauvais remue en toi
Et t'anime contre leur savoir.

EMMANUEL

J'écoutais avec mes deux oreilles,
De toutes mes forces, je vous jure.
Je n'ai pu croire ce qu'ils disaient.
J'ai voulu comprendre à leur façon ;
Mais, vrai! leur façon n'est pas la mienne.

DIDIER

Tu es jeune. D'où te vient l'audace
De juger des hommes si savants?

EMMANUEL

Ils ont l'air certains de ce qu'ils disent,

Et ils se fâchent quand on en doute.
Peut-être ont-ils raison dans leur tête,
Mais, pour sûr, ils ont tort dans la mienne.

DIDIER

Et cela se peut-il mon enfant?

EMMANUEL

Avec beaucoup de paroles tristes,
Ils vous annoncent le dieu du Puy
Qui est peut-être aussi dieu de Rome.

Mais il n'est pas dieu de Cromedeyre.

ANSELME, *avec une grande émotion*:

Emmanuel! Mon Emmanuel!
Brave front, désigné entre tous.

EMMANUEL

Anselme, quand j'étais un petit garçon
Et que vous m'instruisiez de votre sagesse,
J'ai tout compris ; tout me semblait naturel.

Pourtant, il y avait de grandes merveilles.

Avec eux, tour à tour, je bâille et je ris.

GATIEN

Tu ne seras donc pas notre prêtre, Emmanuel?

EMMANUEL

Anciens, n'attendez plus que je me fasse leur prêtre.
Mais si vous le trouvez bon et si le veut Anselme,
Rien ne peut empêcher que je devienne le vôtre.

DIDIER

Comment cela s'accorde-t-il ?

ANSELME

Achève mon fils!
Dis-moi ce que mon âme a refusé de me dire.

EMMANUEL

Pourquoi faire semblant d'être un peuple comme les autre
Pourquoi faire semblant d'être les fils du même dieu ?
Il n'y a là rien de pur ; et c'est une affliction
Que de feindre perpétuellement ce qu'on n'est pas.

Dans le temps, qu'advint-il et de nous et des autres peupl
Du dieu de Cromedeyre et de ce dieu qui règne ailleurs ?
Nous l'avons oublié; Mère Agathe s'en souvient mal.
Mais depuis dix ans nous retournons vers notre nature.
C'est une gloire déjà que d'avoir quitté leur messe,
Un délice, que ne pas faire assemblée avec eux.
Maintenant qu'il nous a plu de nous tailler une église,
Irons-nous imiter leurs mouvements et leurs murmures,
Et sur la terre, le ciel, l'entrée et l'issue du monde,
Chanter des choses que Cromedeyre ne connaît pas ?

DIDIER

Je me sens ébranlé par ce qu'ils disent l'un et l'autre.
Ce n'est pas un hasard que cet accord du vieux au jeune ;
Et je doute qu'une erreur les ait pris tous deux ensem
Quand je vois tant d'années qui les protègent l'un de l'aut

ANSELME

Loués soient donc les abbés et la Chartreuse!

Tu partis excellent. Te voici meilleur.
Ils t'ont serré dans une prison bien noire.
Tu as pensé bravement dans leur prison.

EMMANUEL

Tout cela m'est venu tantôt sur la route,
Le bout de mon bâton poussant les cailloux.

Que dis-je ? Tout cela monte à l'instant même.

Je n'y puis rien ; et les abbés moins encore.

J'étais si méchant gamin pendant les cours.
Je creusais dans la table avec mon couteau
Le portrait d'un Père au museau de renard
Qui nous faisait le grec et l'histoire sainte.

Et la nuit, au dortoir, j'étais furieux
A cause d'un gros paysan de Brioude,
Un vilain joufflu, gonflé par la pitance,
Qui ronflait d'aise comme un porc dans sa soute.

Il réfléchit un instant.

Et puis, je serais parti quand même
Au lever de la millième lune.

FULGENCE

La millième lune a-t-elle donc
Besoin de toi, mon Emmanuel ?

EMMANUEL

Croyez-vous que nous serons trop,
Fulgence, ou qu'une belle fille
M'ôtera l'amitié de Dieu ?

Je trouve, parbleu! que c'est moi
Qui devrais avoir la plus belle.

GÉRAUD

De quoi vous plaignez-vous, Fulgence?
Que notre prêtre soit galant?
Nous au moins, vieux diables roussis,
Nous aurons beau temps à confesse.

EMMANUEL

Peuh! Confession, pénitence,
Fini! Le dieu de Cromedeyre
N'use pas de ces trébuchets.

Il rit.

Nous les supprimons, père Anselme?

DIDIER

Mais tu me sembles bien hardi,
Jeune homme, et hâtif en besogne.

EMMANUEL

Vous trouvez? Il faut aller vite.
Je sens que la sagesse me pousse à vue d'œil.
J'étais encore un peu stupide à la Chartreuse.
Mais l'esprit souffle sur le roc de la patrie.

Anselme, il nous faut débarbouiller Cromedeyre,
Pour qu'il soit dans son ciel tout neuf et tout luisant,
Plein d'appétit devant son quarteron de femmes.

Vous paraissez douteur, Gatien, et vous, Jacob.
Vous ne savez rien du pouvoir de Cromedeyre.

Il se met debout.

Patience !

Il médite un instant. Son visage change, et sa voix.

Rien qu'une allusion, ce matin,
Une petite vérité, comme une guêpe.

Il médite encore. Il se raidit.

Quand je montais, dans le chemin de l'abreuvoir,
J'ai entendu geindre et crier l'enfant de Berthe.
Il est saisi par une mort.
Qu'on me l'apporte !

Il fait un geste impératif. Un Ancien se lève et va chercher l'enfant. L'Assemblée reste un instant silencieuse, tout entière fixée sur Emmanuel, plein maintenant d'une jeune majesté.

Anciens ! Vénérables Anciens de Cromedeyre,
Levez-vous, je vous prie, et regardez vers moi.

Ils obéissent.

Emplissez-moi d'un dieu que vous connaissez mal.

Il se tait un instant.

Je vous dis que je vais guérir l'enfant malade.

L'Ancien revient, suivi d'une femme qui tient dans ses bras l'enfant malade. Le visage de l'enfant est crispé. Il pousse un gémissement régulier et doux.

L'ANCIEN

Voici l'enfant. Il gémit depuis ce matin ;
Il se plaint d'une brûlure dans les entrailles.

EMMANUEL

Petit! Petit enfant! Donne-moi tes deux mains,
Tes deux mains, tu vois, deux poussins entre les miennes.
Petit!
Je suis plus fort qu'un taureau du Mézenc ;
Tu m'entends? Je suis plus fort que le vent du Sud.

L'enfant paraît épouvanté et pleure doucement.

Tu pleures?
C'est bien cela.
Je vais te guérir.

L'enfant cesse de pleurer. Ses yeux sont attachés à ceux d'Emmanuel.

Tu ne souffriras plus, tu ne gémiras plus,
Tu n'auras plus comme un tison au fond du ventre.

Le visage de l'enfant s'éclaire peu à peu.

Je te dis que tu ne mourras pas maintenant!

L'enfant sourit. Emmanuel lui abandonne les mains ; puis, sans le quitter du regard, trace sur lui une sorte de geste de bénédiction.

Va. Dors bien cette nuit et laisse en paix ta mère!

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE III

Une pente herbeuse dans la vallée de la Laussonne. Des saillies de roc. Des genêts et des genévriers. On aperçoit plus loin des flancs ravinés, des couloirs de torrents ; un sapin ça et là, déchaussé, tordu, sur un encorbellement qui s'éboule. Depuis le sol jusqu'à la nue se développent toutes les nuances d'un gris profond et spirituel.

SCÈNE UNIQUE

THÉRÈSE, EMMANUEL

Thérèse, assise sur l'herbe, travaille au carreau. Son chien est couché près d'elle.

De temps en temps, elle jette un regard vers son troupeau qui est plus bas, et qu'on ne voit pas.

On entend, venant de la hauteur, la voix d'Emmanuel qui chante. Il approche. Le chien gronde, puis aboie.

EMMANUEL

Ton chien me donne des injures.
Ne me connaît-il pas encore ?

THÉRÈSE

Il te connaît, Emmanuel,
Mais ne te souffre qu'à demi.
Ce n'est pas du tout même chose
Que d'aimer et que de connaître.
Qu'es-tu pour lui ? Quelque étranger
Plein d'une force dangereuse.

Est-il si sot, pour une bête ?

EMMANUEL

Mais au moins est-ce qu'il s'entend
A faire tourner le troupeau?

THÉRÈSE

Oui, s'il n'a rien de mieux en tête,
Car il est joueur, et distrait.
On le trouve occupé sans cesse
D'autre chose que son métier.
Il gratte longuement la terre,
Il creuse des trous très profonds,
Y fourre son nez, et renifle
Comme s'il flairait un trésor.
Puis il déteste les fourmis,
Il leur cherche mainte querelle.
Leurs nids secrets, il les découvre
Et les attaque rudement.
Il revient, cuisant de piqûres,
Des fourmis jusqu'au fond du nez.
Il éternue et recommence.
Ah! s'il voulait y prendre peine,
Ce serait le pape des chiens.

Un silence.

EMMANUEL

Quand je descends de la montagne,
Thérèse, j'aperçois d'en haut
Les troupeaux qui paissent le val.
Le tien peut changer de prairie,
Je le reconnais tout de suite

A une figure qu'il a.
Les bêtes bougent bien un peu,
Mais comme un visage se trouble,
Sans faire douter de son nom.

THÉRÈSE

C'est depuis que j'ai ce bélier,
Et aussi cette brebis noire
Que tu vois contre l'aubépine.
Ils ont toujours même distance,
Jamais plus près, jamais plus loin ;
Comme la lune et son étoile.

Tout se règle sur ces deux-là.

EMMANUEL

Belle chose que ce troupeau!
Et belle chose aussi que d'être
Le bélier et la brebis noire.

Un moment de silence. Il s'amuse avec le chien.
Puis il s'assied non loin de Thérèse sur une saillie du roc.

Je pense en ce moment, Thérèse,
Que vous autres, dans vos villages,
Vous vivez épars et mal joints,
Vous défiant les uns des autres.

Vous n'êtes voisins qu'à regret,
Et par force et par habitude.
Votre peuple n'a jamais su
Ce que c'est que d'être un troupeau.

THÉRÈSE, *riant* :

Le grand malheur, je vous assure!
Alors, vous êtes un troupeau,
Vous autres, gens de Cromedeyre?

EMMANUEL

Si j'étais né dans vos villages,
Je vivrais à votre façon :
Une tanière bien fermée,
Moi dedans, avec mes petits,
Le cœur dur, l'oreille tendue.

Il s'interrompt.

Ou plutôt j'ouvrirais auberge ;
Je choisirais un lieu terrible
Comme la fourche du Planchas.

Ou comme Thomas du Pibou
Je planterais une cabane
A mille pas du premier homme.

THÉRÈSE

Que veux-tu dire, Emmanuel?

EMMANUEL, *il paraît ne pas entendre et se tait un moment ; puis, sans la regarder* :

Cromedeyre tout entier est une seule maison.
Pas un mur d'Hélier qui fasse barrière à Jacob.
Cromedeyre est mis là-haut comme une pierre poreuse
Où le feu des anciens jours circule sans s'amortir.
Des passages tortueux se faufilent sous des voûtes.
On contourne une paroi tiède et luisante d'usure ;

Juste une ligne de ciel qui résiste entre les toits.
Puis tout se resserre encore et devient un long couloir ;
A travers une porte on entend quelqu'un dormir ;
Il y a des degrés ; tu montes en courbant la tête ;
Et soudain dans le rond d'une lumière balancée
Une famille est là qui mange le repas du soir.

Silence. Il se lève.

Un homme de chez nous ne se convainc d'être dehors
Que lorsqu'il a franchi le dernier mur de Cromedeyre,
Et qu'il se débat tout seul avec le vent sur la lande.

Car c'est Cromedeyre entier qui est son intérieur.

Silence.

Il m'arrive parfois, les jours d'hiver,
De cheminer ainsi, sans plus finir,
De me faire presser par ces replis.
Et je ne cesse pas d'être chez moi,
Dans ma maison, sous un toit paternel.

C'est une chose douce et chaleureuse,
Thérèse ; une chose comme l'amour ;

Silence.

Mais qui ne se peut que dans Cromedeyre.

THÉRÈSE

Votre orgueil encore, Emmanuel !
Vous valez donc mieux que tous les autres ?

Court silence.

EMMANUEL, *vivement.*

Oui, nous valons mieux que tous les autres.

Mais il ne s'agit point de cela.

Il se rassied.

L'homme d'à côté, l'homme d'en face,
Vous avez raison de le haïr.
Moi aussi, j'ai l'horreur du voisin.
Il vous regarde d'un certain air
Et il sent une mauvaise odeur.
On est content qu'il ait des habits,
Car on ne voudrait pas le voir nu.

THÉRÈSE, *riant* :

N'est-ce point de même à Cromedeyre ?

EMMANUEL

Thérèse, mon enfant, Cromedeyre est comme un seul homme.
Un seul homme n'a pas le dégoût de sa propre odeur
Et ne se méfie point de ce qui luit dans son regard.

Ils se regardent. Leurs yeux se pénètrent un instant. Puis Thérèse détourne la tête et rougit un peu.

THÉRÈSE

Il est vrai qu'on parle toujours
De cette union où vous êtes.
N'y a-t-il pas aussi chez vous
Et des têtus et des méchants ?
Des gens qui moquent votre peine,
D'autres qui envient votre bien ?
D'autres encore à la voix douce
Qui disent blanc et pensent noir ?

EMMANUEL, *après avoir un instant réfléchi:*
Les hommes de chez vous se sont ramassés, Dieu sait comme!
Ils ruisselaient de toutes les fentes de l'horizon.
Ils se mirent d'accord le temps de voler notre terre,
De repousser Cromedeyre sur son dos de rocher.

Mais vos hameaux sont pleins de races ennemies ;
Ils ont beau s'accoupler depuis mille et mille ans,
Cette chair de partout n'a pas fait son mélange,
Et même les jumeaux y sont mauvais cousins.

Silence.

Cromedeyre est une chair unique
Qui se perpétue, crochée au sol.
Il accumule dans sa personne
Beaucoup d'orgueil, beaucoup de malice,
Beaucoup de haine et de fourberie.

Mais vit-on jamais bête assez folle
Pour se piquer avec son venin?

Silence.

THÈRÈSE
Comme tu devais languir à la Chartreuse,
Ayant un si bel amour pour Cromedeyre!

EMMANUEL
Peut-être... Aussi n'y suis-je pas retourné.

Silence.

THÉRÈSE
C'est bien sûr? Tu ne veux plus te faire prêtre?

EMMANUEL, *il rit.*
Me voici remonté, je ne descends plus.

THÉRÈSE

Et tu as le goût de travailler la terre?

EMMANUEL, *riant.*

Non, Thérèse, pas ça, pas ça...

THÉRÈSE

Mais alors?

EMMANUEL, *après avoir réfléchi un instant* :

Quelque chose, vois-tu, comme ce bélier
Qui est cause de la forme du troupeau.

Silence. On entend une cloche éloignée.

Il sonne le quart avant midi.
Je devrais être loin sur la route.

Il se lève.

Cromedeyre n'est bien que chez lui,
Et pourtant il redescend toujours.
Je suis tiré par la vallée basse.

Souriant :

Je suis tiré jusqu'à toi, Thérèse.

Silence.

Quand je pais mes chevaux dans la lande,
J'ai besoin de venir jusqu'ici ;
Et ici, je suis mal à mon aise
Comme un renard pris dans une cour ;

Long silence.

Il me faudrait t'emmener là-haut.

THÉRÈSE

La belle histoire! La belle histoire!
Je ne suis pas une Cromedeyre,

Moi ! Je suis une pauvre Laussonne.
J'ai le sang de la petite race.
Et puis, sang de bouvreuil ou sang d'aigle,
Je n'ai pas envie d'aller là-haut.

EMMANUEL

Il faudra que la chose s'arrange.
Je ne puis pas me passer de toi.

THÈRÈSE

Mais si ! Mais si ! Tu me fais trop rire !
Tout à l'heure, si je veux l'en croire,
Il va jurer que c'est pour Thérèse
Qu'il s'est échappé de la Chartreuse.
Le beau prêcheur !

EMMANUEL

Il y a des jours
Où je me prends à penser ceci :

J'aurais tellement besoin de toi
Que je descendrais pour tout de bon.
T'ayant reçue de tes père et mère,
Je t'épouserais, et votre peuple
Nous ferait place entre ses maisons.

THÉRÈSE, *le regardant en face* :
Jamais on ne vit un Cromedeyre
Choisir une fille de chez nous.

EMMANUEL

Vraiment, Thérèse ?
Et qui te l'a dit ?

THÉRÈSE

Ma mère, à qui je l'ai demandé.

Silence.

Et puis, sache bien que mes parents
Ne voudront jamais d'un Cromedeyre.

EMMANUEL

Ils te l'ont dit, Thérèse?

THÉRÈSE

Peut-être.

Silence.

Je suis même quasi promise
A quelqu'un que tu ne sais pas.
A moins qu'on ne te l'ait conté.

EMMANUEL

Non, je l'ignore.
Mais n'importe!

Silence.

THÉRÈSE

Comme tu en prends ton parti!

Silence.

On voit que tu as par là-haut
De bonnes amies qui t'attendent.

Silence.

Pas une qui ne soit jolie,
Bien sûr, dans un pays pareil.

EMMANUEL, *d'une voix changée.*

Thérèse, il faut que tu m'entendes.

Il faut m'écouter, ne pas rire,
Et n'en dire mot à personne.

Il s'interrompt, puis d'une voix d'abord basse et hésitante :

Cromedeyre souffre d'un manque.
Nous sommes un peuple de mâles.
Il naît chez nous, bon an, mal an,
Moins de filles que de garçons.

THÉRÈSE

On le répète. Je l'ai pris
Pour une de vos vantardises.

EMMANUEL

C'est le signe que Cromedeyre
Est fait pour le commandement.

La chose vient des origines.
Cromedeyre eut toujours besoin
D'une autre race, dans le bas,
Où trouver des filles à prendre.

Il s'anime.

Mais Cromedeyre aurait vergogne
De les quémander une à une.

On ne voit pas nos garçons, chacun à son tour, descendre
Bien rasé, bien peigné, prompt à faire le joli cœur,
Offrant un cognac au père et une prise à la mère.
Non !
Cromedeyre ne vaut plus ce qu'il valait jadis,

Mais tout de même il conserve un peu de son privilège.

Il se tait un moment. Thérèse l'observe.

A Laussonne, le jour du reinage,
Y seras-tu?

THÉRÈSE

Mais... j'y compte bien.

EMMANUEL, *lentement* :

Je te prie et te presse d'y être,
Thérèse. Tu penseras à moi.
Tu me chercheras des yeux.
Surtout,
Tu n'auras pas peur, quoi qu'il arrive.

THÉRÈSE

Qu'est-ce donc que tu m'annonces
Avec ce ton de sorcière?

Il reste silencieux et distrait.

Je sais.
Tu veux m'effrayer.

Silence.

Il faudra que tu t'expliques.

Silence.

Tu médites quelque offense.
Au garçon dont j'ai parlé?

EMMANUEL

Quel garçon?

THÉRÈSE

Mais... ce jeune homme
Qui est un peu mon promis.

Vite :

Oh! rien de certain encore!
C'est une idée de mon père.

EMMANUEL

D'abord, tu ne l'aimes pas.

THÉRÈSE

Ça, qu'en sais-tu?

EMMANUEL

Il se tait, s'absorbe un long moment dans une pensée; puis s'écrie soudain:

Ah! c'est justice!
Il est venu vingt races de tous les vents
Qui mirent le siège devant Cromedeyre
Afin de l'extirper de son sol natal;
Mais il nous reste ce droit, et la revanche
D'un sang qui vous dévore en demeurant pur.
Mieux vaut que la proie aime et se réjouisse,
Certes.
Mais Cromedeyre s'en passe bien.
Le consentement se donne un jour ou l'autre.

Cromedeyre saisit avec tant de force
La chair étrangère dont il a besoin
Qu'elle coule en lui comme du vin d'airelles.

Thérèse le regarde avec un peu d'effroi. Il s'approche d'elle.

Thérèse, tu es marquée pour Cromedeyre.

Commence à te déprendre de ces villages
D'en bas, mal existants et disséminés.
Prépare ton âme à la patrie de roc,
Au pays serré comme un gâteau des rois,
Et à notre joie, surtout, qui veut du souffle.

THÉRÈSE, *sanglotant soudain* :

Oh! cruel! Tu es le plus fort.
Je ne suis qu'une pauvre enfant.

Elle sanglote encore.

Mais je puis me faire défendre.

EMMANUEL, *très doucement et lui caressant l'épaule* :

Non, Thérèse, prépare-toi.

Long silence.
Thérèse pleure sans bruit, et se calme peu à peu.
Midi sonne, emplissant la vallée.
Emmanuel se redresse, écoute.

Comme vous êtes sujets du soleil!
Tant de cloches sautent en son honneur!

Silence.

Nous ne sommes pas peuple du soleil,
Nous autres.
Ce qui nous rend attentifs,
Ce sont les trois époques de la lune :

Comment la lune se nourrit du ciel,

Puis rumine comme une bête grasse,
Puis souffre la faim jusqu'à en mourir.

Mais je reconnais que toutes vos cloches
Feraient presque renier la patrie.

Qu'annoncent-elles de si merveilleux ?

Quand le vent qui remonte est chargé d'elles,
Un amour me prend des plaines heureuses.

Mon cœur est emporté comme une graine de sainfoin
Par-dessus la vallée, par-dessus la douce Laussonne,
Vers Brives aux toits rouges et au pont interrompu,
Vers le Puy qui a si chaud dans son vêtement de vignes.

Les cloches sonnaient de Laussonne,
Quand je partis pour la Chartreuse.

Il y a des hameaux perdus
Qui sonnent entre deux montagnes
Afin qu'on ne les oublie pas.

Les gens t'ont parlé du Béage
Qui est tout seul dans son pays ?

Je sais un homme qui passait
A travers bois, un jour d'orage,
Et qui pleura comme un enfant
De l'entendre sonner au loin.

Il pleurait de ne pas y être,
De ne pas avoir son foyer,
Son lit, sa femme et ses petits

Dessous cette voix du Béage.

La cloche de la Champ-de-Pin
Sonne tout le jour en hiver
Pendant les tourmentes de neige.

Ceux qui cheminent par la lande
L'entendent comme sous leur front,
Ou comme au delà de ce monde,
Plus loin que le froid et la mort.

Cromedeyre n'a pas de cloches.

Le maçon Jacob voudrait bien
En jucher une sur l'église.

Il ne faut pas! Il ne faut pas!

Car nous, nous n'appelons personne.

Cromedeyre veille, muet,
Sur la croupe de son rocher.

Cromedeyre serre les dents.

S'il avait besoin de crier,
Ce ne serait pas ce cri-là,
Mais plutôt comme un bruit de mine,
Comme un déchirement du sol.

RIDEAU

FIN DE L'ACTE TROISIÈME

ACTE IV

PREMIER TABLEAU

L'intérieur d'une maison de Cromedeyre, très vieille et très dénuée. Une grande cheminée. A gauche, une lucarne taillée dans la muraille épaisse. Il n'arrive un peu de lumière qu'au centre de la salle. Des brins de paille traînent sur le sol, qui est de roc.

SCÈNE UNIQUE

MÈRE AGATHE, LE PETIT JACQUES

Au centre de la pièce, mère Agathe est assise dans un fauteuil de paille, le visage tourné du côté de la lucarne.

MÈRE AGATHE

Où es-tu passé, petit Jacques ?

LE PETIT JACQUES, *il tient à la main une baguette de noisetier.*

Mère Agathe, je suis ici.

MÈRE AGATHE

Avance-moi mon chauffe-pieds.
Et tire le bouchon de paille
Qui prend le jour de la lucarne.

Le petit Jacques pousse le chauffe-pieds et, grimpant sur un escabeau, arrache le bouchon de paille.

Maintenant, viens un peu t'asseoir.

L'enfant prend un petit banc, et se dispose à s'asseoir à la droite de la vieille femme. Elle l'arrête de la main et lui désigne l'autre côté.

Non, par ici. Tu le sais bien.

L'enfant s'installe ; mère Agathe penche l'oreille vers lui.

Et dis-moi comment ils partirent.

LE PETIT JACQUES

Ils sont tous partis, mère Agathe ;
Tous ensemble, sur leurs chevaux.

MÈRE AGATHE

A quelle heure ?

LE PETIT JACQUES

Au coup de dix heures.

MÈRE AGATHE

Où donc s'étaient-ils retrouvés ?

LE PETIT JACQUES

A la combe de l'abreuvoir.

MÈRE AGATHE

Ils étaient venus tous les quinze ?

LE PETIT JACQUES

Oh ! oui !

MÈRE AGATHE

Et tu les as comptés,
Petit Jacques ?

LE PETIT JACQUES

Non, mère Agathe ;
Je ne compte que jusqu'à dix.

Un silence.

MÈRE AGATHE

Il coule de l'air sous la porte,
Petit Jacques. Pousse la paille.

Le petit Jacques se lève, et ramasse un peu de paille qu'il pousse contre la porte.

LE PETIT JACQUES, *achevant sa besogne.*

C'est qu'il n'en reste plus beaucoup.

Il reprend sa place.

MÈRE AGATHE

Avait-on fait grande assemblée
Dans le bas, pour les voir partir ?

LE PETIT JACQUES, *riant soudain :*

Oh ! mère Agathe, j'ai bien ri.
Le cheval de Simon l'aîné
Qui voulait se rouler par terre !
Il se couchait sur le côté,
Puis...

MÈRE AGATHE

As-tu vu beaucoup de monde ?

LE PETIT JACQUES

Non, mère Agathe.

MÈRE AGATHE

En es-tu sûr ?

LE PETIT JACQUES

Il y avait beaucoup de gens
Sur le haut mur et l'échelette,
Mais personne dans la prairie.

MÈRE AGATHE

Emmanuel, le voyais-tu ?

LE PETIT JACQUES

Il y avait sur le haut mur
Les Anciens qui faisaient des signes,
Fulgence et Didier, côte à côte,
Qui levaient les bras vers le ciel.
Il y avait sur l'échelette
Des femmes qui parlaient très vite,
Et qui s'accrochaient à des pierres
Pour ne pas glisser jusqu'en bas.

MÈRE AGATHE

Emmanuel, que faisait-il ?

LE PETIT JACQUES

C'est lui qui a pris par la bride
Le cheval de Simon l'aîné.
Le père Anselme était venu,
Et il parlait du haut du mur.

C'est moi qui ai tenu le mors
Pendant qu'Emmanuel montait ;
Et ils sont partis tous ensemble,
Faisant une grande poussière.

Ils se taisent.

Ce petit bâton, mère Agathe,
Emmanuel me l'a donné,
N'est-ce pas que c'est un beau bâton ?

Mère Agathe saisit le bâton que lui tend le petit Jacques.

Je vous le prête si vous voulez.
Mais vous me le rendrez ? mère Agathe.

Mère Agathe reste longtemps silencieuse. Un changement se fait dans ses traits et son regard. Elle passe sa main sur son front.

Qu'avez-vous, que vous ne parliez plus ?

Mère Agathe baisse les paupières, soupire. Elle est pleine d'un trouble muet. Enfin elle parle, d'une voix d'abord faible et lointaine, et avec de longues pauses.

MÈRE AGATHE

Ils sont arrêtés, dans un cercle de grands arbres.
On voit un gros rocher moussu qui sort de terre
Et une source qui remue des airelliers.
Les croupes des chevaux fument, comme la source

Qu'il est mignon ce chardonneret qui frétille
Et qui chante, perché sur le haut d'un arçon !

Oh ! comme tous les visages sont beaux et pâles !

Il fait jour davantage autour d'Emmanuel.

On entend à travers les feuilles
Tinter les danses de Laussonne.

On entend les pieds qui trépignent,
Les cris et les rires des filles.

On entend le chant des musettes
Qui se retourne et se tortille
A la façon des salamandres.

Et l'on voit de fines pensées
S'envoler comme de la cendre.

LE PETIT JACQUES

Mais où donc tout cela est-il ?
Mère Agathe. Je veux le voir,
Je veux voir le chardonneret.
Je veux entendre les musettes.

Un moment de silence.

MÈRE AGATHE

Plusieurs sont allés en avant.
Ils se faufilent dans Laussonne.
Ce brave air honnête qu'ils ont,
Et ce bon regard de reinage !
Ils flairent, chers petits renards !

Elle touche le bras de l'enfant.

Ecoute rire Emmanuel !

Silence.

LE PETIT JACQUES

Mère Agathe, où l'entendez-vous ?

Silence.

MÈRE AGATHE

Il se fait une grande lumière.

On dirait que du feu se répand
Comme hors d'une lampe brisée.

On dirait qu'une puissante flamme
S'écoule du cœur d'Emmanuel.

Elle s'interrompt et halète.

Oh ! quelle action soudaine!
Je ne les distingue plus
A cause de la lueur.
Il y a des sentiments
Qui crépitent et qui brûlent
Comme une poignée de sel.

Avec une exaltation grandissante :

Les danses ? Je n'entends rien.
On ne sait quoi les étouffe.

Les musettes ? étranglées!
Plus de doux bals qui roucoulent!
Une grosse main velue
Fouille dans le colombier.

Dites! Comment va finir
Cette douleur de Laussonne ?

Mais tout s'entr'ouvre d'un coup.
Tout s'arrache! Tout s'emporte!

Les chevaux, mon petit Jacques,
Tu ne vois pas les chevaux?

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La grande salle dans la maison d'Hélier. Les murs qui sont énormes, les meubles, les ustensiles, la structure et la couleur de toute chose signifient l'ancienneté, la force, l'abondance. Pourtant, rien qui brille ou qui éclate. C'est le rocher du sol qui donne le ton.

Une seule fenêtre, assez étroite, mais plusieurs portes, bien visibles.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLIER, EMMANUEL, THÉRÈSE, LA MÈRE D'EMMANUEL

Le rideau se lève au moment où entrent dans la salle Thérèse échevelée, défaite, sanglotante, et Emmanuel qui la soutient et la caresse.

Hélier reste d'abord à l'écart, dans un angle de la salle.

La mère tisonne une grosse bûche qui occupe toute la largeur de l'âtre.

EMMANUEL, *à sa mère.*

Faites-lui place auprès du feu,
Et donnez-lui la grande chaise.

Il fait asseoir Thérèse, demeure debout près d'elle et attend qu'elle se calme.

Thérèse, tu pleures encore ?

Tu ne voudras pas me parler ?

A sa mère.

Mère, la chèvre est à l'étable.
Trayez-nous un peu de lait chaud.

La mère d'Emmanuel prend un pot et se rend à l'étable.

THÉRÈSE, *toujours en larmes :*

Pourquoi avez-vous fait cela ?

J'ai cru qu'ils allaient nous tuer.

Laissez-moi ! Ouvrez-moi la porte
Que je retourne à ma maison.

Silence.

Je ne veux pas rester ici.
Va-t-on me retenir de force ?

Il se tait. Rentre la mère d'Emmanuel, qui pose près de Thérèse le pot de lait et un bol. Emmanuel emplit le bol. La mère les regarde avec un sourire silencieux. Puis elle fait un signe à son mari et se retire par une autre porte que la première fois.

EMMANUEL

Bois ce lait.

THÉRÈSE, *plus calme.*

Je ne boirai pas.

Silence.

Bien sûr que vous aurez encore
Mis quelque poison là-dedans.

Il en avale une gorgée, et lui tend le bol à nouveau.

Je n'accepterai rien de vous.

EMMANUEL

Bois un peu de ce lait, Thérèse.
Tu n'en connais pas de meilleur.
Il a le goût de notre lande
Et il mousse comme un torrent.

THÉRÈSE

Je ne veux qu'y tremper les lèvres.

Elle boit. Silence. Elle jette un regard sur ce qui l'entoure.

Qu'avez-vous fait de mes amies?

EMMANUEL

Chacune est en ce moment,
Dans une maison solide,
Bien assise, près du feu,
Et dorlotée comme toi.

THÉRÈSE

Je veux les voir.

EMMANUEL

Mais sans doute...
Demain... et les autres jours.

Elle regarde encore autour d'elle, aperçoit Hélier, se remet à sangloter. Hélier s'approche.

HÉLIER

Petite, il ne faut pas pleurer.
Rien ne t'arrive de terrible.
Je sais, tu es un peu surprise
Par les façons de Cromedeyre.
Nous avons gardé dans ce peuple
La force de l'usage ancien.

Ta détresse n'est pas nouvelle.
Il en advint de même au temps
De la mère de ta grand'mère ;
Et les larmes que tes yeux pleurent
Furent séchées voici cent ans.

Silence. Elle pleure encore, mais plus doucement.

Ce sont les gars abâtardis
Qui soupirent après les filles.
Chez nous il n'en va point ainsi.
Nos mariages ordinaires
Sont eux-mêmes de rudes jeux ;
Et l'épouseur ouvre sa route
A coups de bâtons et de poings.

Silence.

Tu vas devenir chair et sang de Cromedeyre.
Il n'y a pas là, je pense, de quoi pleurer.

THÉRÈSE

Alors, il m'épousera, votre Emmanuel?

HÉLIER

Oui, fillette, avec beaucoup de solennité,
En présence des Anciens et de tout le peuple.
Et même nous voulons étrenner notre église
Pour faire honneur aux belles filles
Dont Cromedeyre s'est saisi.

THÉRÈSE

Votre église n'a pas de prêtre.
On ne s'épouse pas sans prêtre.

HÉLIER, *riant.*

Nous avons tout ce qu'il nous faut,
Le prêtre, et le vin de la messe,
Ma mignonne,
surtout le vin.

Hélier et Emmanuel éclatent de rire. Hélier regarde le bol de lait que Thérèse n'a pas achevé, et le pot qui est encore plein.

Allons! Je vois que notre bru n'aime guère le lait.
C'est bon signe. Voilà comment on devient Cromedeyre.
Dieu compose le lait pour les marmots et les vieillards.
Nous avons des anciens parmi nous, mais pas de vieillards.
Il est rare que le lait soit disputé aux marmots.

Il rit ; prend sur une crédence une cruche de grès, puis trois grands verres, les pose sur la table ; jette dans l'âtre le lait qui reste au fond du bol, cependant qu'il parle.

Tu vas, ma jolie bru, goûter de notre vin à nous.
Ce n'est pas un vin de vigne, bien que parfois, l'automne,
Les marchands d'Aubenas nous en apportent sur leurs mules.

Il emplit les verres.

C'est un antique hydromel dont le secret n'est qu'ici.
Il a du sens. Aucune tristesse ne lui résiste.
Tu oublieras ton chemin, ton village et tes parents.

THÉRÈSE

Les pauvres ! Taisez-vous ! Je ne veux pas les oublier.

HÉLIER, *levant son verre.*

Il existe un oubli qui n'est pas perte de mémoire.
L'on se souvient alors de sa vie et du monde entier
Avec une espèce de vivacité scintillante.
Mais plus rien n'est douloureux ; tout s'élance en allégresse,
Et tout le passé vous chatouille pour vous faire rire.

Il choque le verre de Thérèse, qu'elle se décide à prendre, puis celui d'Emmanuel. Ils boivent.

La cruche est là. Buvez ensemble.
Je verrai bien en revenant
Si vous avez soin de votre âme.

Il quitte la salle.

SCÈNE DEUXIÈME

THÉRÈSE, EMMANUEL

THÉRÈSE, *elle a vidé son verre, et paraît un peu étourdie.*

C'est votre maison, où je suis ?

Elle regarde longuement autour d'elle.

EMMANUEL

C'est la nôtre.

Il désigne le mur du côté de la fenêtre.

Elle est engagée
Dans le pourtour de Cromedeyre.
Elle est de celles qui forment la carapace.
Il y a par ici des pierres très épaisses.
Le poing cogne dessus, et rien ne retentit,
Comme si l'on frappait le roc de la montagne.

Ce n'est pas seulement notre muraille à nous.
C'est le mur du pays, le vêtement du peuple,
Le dehors qu'il présente à la neige et au vent.

THÉRÈSE

Mais où mènent toutes ces portes ?

EMMANUEL

Celle-ci conduit à l'étable ;
Celle-ci aux chambres d'en haut ;
Celle-ci va chez les Sabas,

Et cette autre enfin chez Agnan,
Le fils aîné de la Christine.

THÉRÈSE

Donc... vous pouvez entrer chez eux?
Et ils peuvent entrer chez vous?

EMMANUEL

Mais oui, nous passons l'un chez l'autre.
Nous n'attendons pas sous la pluie
Que la demeure maugréante
Du voisin consente à s'ouvrir.

Tout communique et se pénètre
Dans l'épaisseur de Cromedeyre.

THÉRÈSE

Oh ! que je n'aime pas cela!
Ces portes basses me regardent.

Elle médite un instant.

Alors, je reste seule ici,
Et quelqu'un entre tout à coup?

On n'est pas enfermé, chez soi,
Entre des murs partout solides?
Il semble qu'en pressant un peu
La maison est comme trouée,
Et qu'il va se jeter sur vous
Beaucoup de froid et de péril.

Elle a un frisson.

EMMANUEL

Tu crois? Ma petite étrangère.

Non, ne frissonne pas d'avance.
Tu sentiras bientôt venir
Notre joie et notre chaleur.
Tu les aimeras, ces deux portes.
Tu aimeras les longs couloirs,
Les voûtes, les coudes obscurs,
Et cet air tendre qui circule
Sans plus rien de pareil au vent,
Sans plus rien qui repousse l'âme,
Mais proche et ami de nous-même,
Comme les souffles du sommeil.

THÉRÈSE, *elle frissonne encore et a un bref sanglot.*

Je ne vivrai jamais ici.
Tout est terrible.

Long silence.

Et puis l'odeur
De votre foyer me déplaît.

EMMANUEL

L'odeur des mottes dure encore,
Que nous brûlâmes cet hiver.

Silence.

On les découpe dans la lande
Au commencement de l'été.
On en fait des tas au soleil,
Comme un tombeau ;
comme un autel.

Il montre le foyer.

Et c'est là qu'elles se consument,

Les soirs d'hiver, Thérèse, avec
Grande fumée et petit bruit.

THÉRÈSE

Mais pourquoi brûlez-vous des mottes,
Non du bois comme tout le monde ?

EMMANUEL

Le bois ? On le laisse à Jacob,
Aux maçons, pour faire l'église.
Nous n'avons qu'un bout de forêt,
Dont tous les arbres ont un nom,
Comme un pasteur nomme ses chèvres.
Et cette bûche précieuse
Ne brûle ici qu'en ton honneur.

THÉRÈSE

Alors, il faudra que je sente,
Moi aussi, la motte brûlée ?
C'est une odeur dont on a honte.

EMMANUEL

Pourquoi, fillette ? Il est des hommes
Que suit le relent de l'étable.
D'autres sentent le lait sûri.

Et tu veux que nous rougissions
D'avoir l'odeur de notre terre ?
Car n'est-ce pas son odeur même,
L'odeur qu'elle expire en juillet
Quand la tourmente le soleil
Que vous fêtez par tant de cloches ?

THÉRÈSE, *après un silence :*
Je ne pourrai pas vivre ici.

EMMANUEL

Mais ce n'est pas ici que nous vivrons d'abord.
Notre père Hélier nous donne une maison
Qu'il possède dans la bruyère du Mézenc.

Nous y serons un village, et tout un royaume.

Thérèse paraît attentive. Son visage s'éclaire.

Ecoute-moi. C'est une grande maison basse
Qui s'enfonce à demi dans un creux de la lande,
Avec un long toit penchant qui rejoint le sol,
Et un seul arbre qui se répand sur le toit.
Alentour, aussi loin que peut porter la vue,
Tout est désert, tout n'est qu'une onde d'herbe rase
Ou que douce épaisseur de bruyère feutrée.
Et tant d'espace ne s'étend jusqu'à personne.

Il n'y a pas un signe de possession.
Par endroits, une pierre plantée,
un genêt.

Dès septembre, il vient là-dessus de lents brouillards ;
On est seul, comme au fond de son meilleur sommeil,
Et l'on voit tout à coup naître et fuir dans la brume
Un poulain libre qui galope sans nul bruit.

Et c'est la neige, après, qui commence à tomber.
Elle est tendre, au début, elle fond vers midi,
Laissant une rosée à la pointe des herbes.

Mais un beau jour d'octobre elle ne s'en va plus.
L'on cesse de voir l'herbe rase, et la bruyère,
Puis les pierres plantées,
                                        et les genêts aussi.

Un nouveau sol pousse, avec de nouvelles formes,
Comme si une bête avait changé de peau,
Un sol neuf, qui est terre par la dureté,
Et qui est ciel, en même temps, par la lumière.

Peu à peu, la maison s'ensevelit.
                                                On tâche
De garder un chemin libre devant le seuil,
Et la neige fait deux murailles qui grandissent.

Et puis, une nuit, il en tombe
Tellement, que le jour d'après
On renonce à prendre la pelle.

Il faut barricader la porte :
Une barre en haut, une en bas,
Et deux autres qu'on coince en terre
Pour épauler chaque battant.

THÉRÈSE, *moitié souriant, moitié frissonnant* :

Et tu veux me mettre en prison
Dans la neige du mont Mézenc ?
Mais je mourrais, Emmanuel !

EMMANUEL, *venant encore plus près d'elle.*

La maison est alors aussi secrète et seule
Que si on se cachait à cent pieds sous le sol.

L'on n'entend plus que la fontaine intérieure
Couler infiniment dans l'auge de granit.

L'âme se plaît entre l'étable et la cuisine.

Il repose, au plafond, sur des claies toutes noires,
Des jambons, du fromage et du lard pour plus de six mois.
Des bottes de saucissons pendent à la cheminée.
On bute au cellier sur des pommes de terre croulantes ;
Deux armoires de chêne abritent mille fruits en rangs ;
Il se carre au grenier plus d'un sac de belle farine,
Et le foin dans la grange est entassé jusqu'aux chevrons.

Alors la maison s'emplit de la chaleur de l'étable.
L'eau semble tiède aux mains comme la laine des brebis.
Il ne vient un peu de jour que par la haute lucarne
Qui est auprès de l'arbre et que la neige n'atteint pas.
C'est une fente étroite et profonde comme une source.
Le jour qui en descend paraît un plaisir d'homme riche,
Et on le recueille avec beaucoup de soin dans ses yeux.

Mais le soir une grosse lampe
Bourdonne au-dessus de la table,
Jusqu'à l'heure de s'endormir.

Les lits sont enfoncés dans une muraille de bois ;
Ils vont loin, comme des trous d'insecte au cœur d'un vieil arbre.
Le sommeil y est plus enivrant que partout ailleurs,
Plus libre de la terre, plus entré dans l'autre vie ;

Très bas, tout près de son visage :

Le sommeil, Thérèse, le sommeil,
et aussi l'amour.

Il lui pose un baiser dans les cheveux puis se redresse et écoute.
Des bruits sourds, des voix, s'entendent au delà des murs de la salle. Toute une agitation grossit alentour et s'approche. Soudain la porte de Sabas et la porte d'Agnan s'ouvrent à la fois.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, HÉLIER, plusieurs GARÇONS DE CROMEDEYRE

Les garçons font irruption dans la salle par les deux portes.
Hélier est parmi eux.

LES GARÇONS

Emmanuel! Emmanuel!
— Viens!
— Nous avons besoin de toi.
— Ceux d'en bas se sont réunis.
— Les gars nous ont suivis à pied.
— Les voici qui montent ensemble
Par le chemin de la Dirouoche.
— Ils vont se battre pour les filles.
— Viens vite!

Thérèse effrayée recule vers un angle de la salle et joint les mains.

EMMANUEL

Où sont-ils maintenant ?

LES GARÇONS

— A quatre cents pas de la combe.
— Tous les nôtres sont avertis.
— Il faut les prendre à coups de pierres
Avant qu'ils soient contre le mur.

EMMANUEL

Je pars.

Il va à Thérèse et lui saisit les mains qu'il presse dans les siennes.

THÉRÈSE

Mon Dieu ! Qu'allez-vous faire ?
Emmanuel !
Emmanuel !

Il se dégage.

HÉLIER, *d'une voix formidable.*

Mes enfants ! Prenez les plus grosses,
Et pensez à lâcher les chiens !
Que Cromedeyre soit terrible !

Nous vous préparons l'hydromel !

Les garçons sortent en tumulte.

RIDEAU

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME

ACTE V

PREMIER TABLEAU

L'intérieur de l'église de Cromedeyre, neuve et nue. Elle ressemble, quant à sa forme générale, aux vieilles églises du Velay. Mais il y a dans sa structure même et dans les sauvages ornements qui courent sur les murailles, la force, l'orgueil, l'ardeur de Cromedeyre. L'autel n'est qu'une table des sacrifices. Cinq degrés le soutiennent.

Des sièges de paille. Des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ASSEMBLÉE DES ANCIENS

Les Anciens sont assis en demi-cercle au pied de l'autel sur des chaises de paille, dans la même ordonnance qu'au deuxième tableau de l'acte II.

DIDIER

Nous avons lieu de nous réjouir.
Nos garçons, soutenus par les chiens
Et faisant bondir les pierres rondes,
Ont mis en fuite ceux des villages.

Donc, le rapt de la millième lune
S'achève avec un bonheur visible :
Les quinze filles qu'il nous fallait
Vont prendre place dans notre sang.

Nous nous occuperons par la suite
De contenter la loi de Paris;
Mais il est maintenant nécessaire
De consacrer l'union des couples.

Car la possession de ces filles
Par nos garçons doit être accomplie.

C'est quand ils les auront possédées
Avec beaucoup de force et de joie
Qu'elles seront chair de Cromedeyre.

C'est alors que rien ne pourra plus
Les arracher au sol ;
elles-mêmes
S'y cramponneront avec les ongles.

HÉLIER

Vous parlez comme un homme sage.
Voilà bien l'affaire, Didier,
Qui doit nous occuper d'abord.

Ordonnons la cérémonie!

DIDIER

L'église est là ; mais non le prêtre.
Père Anselme, qu'en pensez-vous?

ANSELME

Nous sommes les Anciens du peuple,
Mais notre naissance est bien proche.
Elle date quasi d'hier.
Il faudrait des gens plus antiques,

Des gens que remplirait encore
Le feu premier de Cromedeyre.

DIDIER

Mais où donc les trouverons-nous?
N'êtes-vous pas le plus ancien
Et le plus près de l'origine?

Un long silence.

ANSELME

Je veux entendre Emmanuel.

GÉRAUD

Emmanuel est sur le seuil.
Il joue avec ses camarades
A je ne sais quel jeu d'enfant.

Quand je suis entré tout à l'heure
Ils riaient et criaient ensemble.

ANSELME, *à Didier.*

Faites-le venir devant nous.

Didier s'approche de Fulgence, et le charge d'aller quérir Emmanuel. Fulgence quitte l'assemblée. L'on se tait un instant.

GATIEN

Si nous sommes trop neufs, Anselme,
Qu'espérez-vous de ce garçon?

ANSELME

Qu'il m'enseigne et qu'il me conseille.

Ils se taisent.

Puis l'on voit paraître Emmanuel et Fulgence qui lui fait de grandes explications.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, EMMANUEL

EMMANUEL, *il rit encore.*

Salut, Anciens de Cromedeyre!

ANSELME

Petit, nous voulons faire une belle cérémonie
Afin que Dieu consente à la possession des filles,
Mais nous ne savons plus.
Nous avons vraiment oublié.

EMMANUEL, *debout dans le demi-cercle des Anciens.*

Qu'avez-vous oublié, père Anselme?

ANSELME

La vieille façon de Cromedeyre.

EMMANUEL

Et celle du Puy vous plairait-elle?

ANSELME

Je crois qu'elle ne nous plairait pas.

EMMANUEL, *à demi souriant :*

Comment nous souvenir, père Anselme,
Puisque vous-même avez oublié,

Et puisque sont dissous dans la terre
Ceux qui furent vos anciens à vous?

ANSELME

Cromedeyre-le-Vieil vit toujours ;
Lui ne s'est pas dissous dans la terre.
Il est encore d'aplomb dessus.
Il faut bien qu'il ait mis quelque part
La mémoire de son temps antique,
Et j'avais des raisons de me dire
Que tu en savais plus long que nous.

EMMANUEL, *devenu tout à fait sérieux, rêve un moment, puis :*

En y pensant, je suis d'avis
Que vous appeliez mère Agathe.

GATIEN

Mère Agathe! Il est donc quelqu'un
Qui songe encore à mère Agathe?

EMMANUEL

Père Anselme, elle est votre aînée
Et vous domine de sept ans.

Il s'arrête et reprend :

Avez-vous oublié qu'elle eut des visions sublimes?
La distance et le temps ne peuvent rien contre son âme
Le monde lui paraît plusieurs épaisseurs transparentes.
Elle entre dans le passé comme nous dans nos maisons.

Dessous son front rien n'est mort de ce qui fut Cromedeyre.

DIDIER

Bon! Mais pourra-t-elle venir?

EMMANUEL

Nous la porterons dans sa chaise.

Il guette le consentement de l'assemblée qui lui est donné sans paroles.
Il sort avec prestesse.
Il y a ensuite un long silence.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, moins EMMANUEL

ANSELME, *très lentement, avec des arrêts*:

Je suis fier de l'avoir formé

Il est jeune comme un cabri,
Mais produit sans aucun effort
La sagesse la plus antique.

Le dieu même de Cromedeyre
Se plaît en lui visiblement.
Il a le pouvoir de guérir ;

Et c'est un souffle merveilleux
Qui lui désigna mère Agathe.

Il se tait, médite en hochant la tête, puis reprend avec un éclat de rire :

Didier!
Nous sommes révolus!

Que la puissance des Anciens
Soit remise aux mains non noueuses!

Nous avons tiré Cromedeyre
De sa bassesse dégoûtante ;
Mais c'est à d'autres qu'il revient
De gouverner ce temps nouveau.

DIDIER, *approuve de la tête, puis se tournant vers Fulgence :*

Que fait donc notre Emmanuel?
Fulgence, guettez sur le seuil.

Fulgence se lève et se dirige vers le porche de l'église. Il disparaît; on entend sa voix :

FULGENCE

Je n'aperçois rien.
J'entends rire.

Long silence.

Ah! le voici qui vient à nous
Et qui court avec allégresse..

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, EMMANUEL, puis MÈRE AGATHE qu'accompagnent des GENS DE CROMEDEYRE

EMMANUEL, *il a couru, il rit.*

J'ai trouvé mère Agathe assise et riante, au soleil.
Elle avait auprès d'elle Antoine, son petit-neveu,

Qui lui contait le rapt et notre lutte à coups de pierres,
Et comme mère Agathe a l'oreille gauche moins dure,
C'est de ce côté-là qu'Antoine s'était accroupi.

En nous voyant venir, elle a frappé gaiement le sol
Et nous a lancé dix injures tendres et plaisantes.

Elle a voulu savoir si la proie nous faisait honneur,
Si les filles étaient belles et piquaient l'appétit.
Elle a dit que les garçons se contentent trop souvent
De choisir un visage, et dans un visage, les yeux ;
Mais qu'il faut être attentif au cou et à la poitrine,
Et surtout au mouvement de la croupe sous les jupes
Quand les filles de vingt ans marchent d'un pas régulier.

Nous nous sommes réjouis d'une si grande sagesse.
La voici.

MÈRE AGATHE

Elle entre, portée dans son fauteuil de paille par trois jeunes gens, et suivie d'une femme.
On l'installe au milieu de l'assemblée, qu'elle dévisage gaiement.

Tu es là, Anselme, mon cadet.

Elle rit.

Le petit m'a conté que vous vouliez m'entendre.
Hé!
De quoi s'agit-il ?

DIDIER

Vous savez, mère Agathe,

Comment s'est accompli l'enlèvement des filles;
Et vous voyez aussi que notre église est faite.

MÈRE AGATHE, *après avoir regardé tranquillement les murailles, les ornements, les voûtes :*

Hé! oui, grâce à Jacob, que j'ai tenu jadis
Sur mes bras, quand sa mère allait laver le linge ;
Jacob, à qui souvent j'ai donné la fessée ;

Se tournant vers lui :

Car tu crachais le lait, drôle! et pleurais toujours.

DIDIER

Mais vous ne savez pas, peut-être, mère Agathe,
Qu'ils nous ont refusé le prêtre, aussi la messe.

MÈRE AGATHE, *à Emmanuel.*

L'on m'avait expliqué que c'était toi, garçon,
Qui serais notre prêtre et dirais notre messe.

Elle cligne de l'œil et rit.

Mais tu ne baissais pas les yeux quand tu marchais.

EMMANUEL

Il y a bien un peu de cela, mère Agathe.

MÈRE AGATHE

Et tu as su choisir ta fillette, à Laussonne?

EMMANUEL

Je le crois, mère Agathe, et vous la montrerai.

MÈRE AGATHE

Mais trouve-t-on le temps de dire patenôtres
Quand on a le souci d'une enfant aussi douce?

Elle rit.

EMMANUEL

Mère Agathe, qu'allons-nous faire
Pour la cérémonie des noces?

MÈRE AGATHE

Les drôles! Comme ils sont pressés!
Mais parbleu, vous avez raison.
Cromedeyre aime peu attendre.
Il faudra beaucoup de caresses
Afin que les corps de vos femmes
Ne soient plus de froids étrangers;
Beaucoup de rires et de joies!
Et ce n'est pas une sottise
Que de s'y prendre dès ce soir.

EMMANUEL

Soyez sans crainte!
Mais pourtant
Qui fera la cérémonie?

MÈRE AGATHE

Ah! pauvre, pauvre Cromedeyre,
Embarrassé de son église!
Il a chassé le dieu des autres
Mais n'a pas retrouvé le sien.

Elle prend Emmanuel par le bras et le secoue.

Anselme t'a donné mainte science ;
Je te remettrai d'autres dons encore.
Les jours de soleil, tu viendras t'asseoir
Près de moi, sur la pierre de mon seuil.
Je te ferai voir au fond de toi-même,
En fermant les yeux comme pour dormir,
Les rassemblements des hommes anciens ;
Comme ils se mettaient en rond sous la lune,
Comme ils se jetaient le front contre terre,
Puis se relevaient en claquant des mains.

Elle s'interrompt ; rêve un instant.

Il y a encore beaucoup d'années à vivre,
Enfant !

Elle rêve encore, puis changeant de ton :

Pour ce qui est de ta cérémonie,
Qu'on amène à l'instant les garçons et les filles,
Que le peuple de Cromedeyre vienne aussi !

Emmanuel et trois des Anciens sortent, pour accomplir l'ordre de mère Agathe. On entend leurs voix au dehors. Puis des musiques naissent, on ne sait d'où : hautbois, musettes. Le divertissement se développe. Il jaillit de partout des airs gais et sauvages. Par les portes grandes ouvertes de l'église arrivent peu à peu : quelques gens du peuple, les quinze filles de Laussonne, Thérèse en tête ; les quinze garçons ; Emmanuel, le peuple pêle-mêle ; et les trois Anciens. Toute cette affluence se

distribue, s'ordonne dans le vaisseau de l'église. La musique devient plus ample, plus nourrie, plus majestueuse.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, LES FILLES, LES GARÇONS
LE PEUPLE DE CROMEDEYRE

La musique cesse peu à peu.

MÈRE AGATHE

Elles sont là, toutes les quinze?

Certes, ils n'ont pas mal choisi,
Et cette race des vallées
N'eut jamais roses mieux ouvertes.

Approchez, que je vous parle, mes petites.

Les jeunes filles s'assoient.

Nous ne vous donnons pas une belle fête,
Car nous sommes encore à peine établis.
Mais tout ira mieux, quand naîtront vos enfants.

Cromedeyre est en train de refaire un dieu.

Elle rit.

C'est un embarras dont on n'a pas idée.
Et d'autres vous diraient que vous tombez mal.

Mes petites — poussez ma chaise près d'elles,
Que je ne braille pas comme un chien perdu! —

Vous commencez, je pense, à revenir de votre peur?
L'on s'accommode vite aux rudesses de Cromedeyre.
Il faut se faire à lui, qui a de vieilles habitudes.
Nous sommes une race où les mâles poussent plus vite.

Les filles sont là-bas; que voulez-vous? Nous les prenons.

Il en était ainsi au temps où tremblaient les montagnes,
Bien avant qu'il y eût une religion à Rome,
Bien avant qu'il y eût le peuple et la loi de Paris.

Et Cromedeyre-le-Vieil n'abandonne rien.

Si nous ne restions plus que trois sur ce rocher,
Nous garderions encore nos façons à nous,
Notre coutume, tous les trois, et notre dieu.

La race où vous entrez vaut mieux que toutes.
Je pense qu'elle a possédé, jadis,
La terre, aussi loin que l'on peut aller,
Et qu'un jour la gloire lui reviendra.
Réjouissez-vous!
Vos enfants à naître
Seront tout entiers de la haute race,
Et vous-mêmes vous changerez de sang
Quand vos époux les auront engendrés.

Vous faites la moue encore, boudeuses!
Et j'en vois quelqu'une avaler ses larmes.
Vous rêviez d'un soupirant morfondu.
Quelle épouvante, soudain, dans les bras
De ces rudes ravisseurs à cheval!

Elle s'interrompt, rêve un instant.

Ecoutez donc ceci, que tout le monde a oublié :

Je suis la dernière survivante de l'autre rapt.

Je n'avais que quinze ans, et je vivais à la Pradette.

Un jour, que se faisait le reinage de Montusclat
Qui est si bien caché dans la pliure des montagnes,
— Les musettes chantaient; les pieds croquaient de belles danses, —
Voilà Cromedeyre à cheval qui nous tombe dessus,
Cromedeyre, tout à coup, comme un orage du Sud!

Elle s'interrompt.

Je pleurais plus que vous. J'ai tremblé plus longtemps que vous,
Car aucune de vous n'est un enfançon de quinze ans.

Regardez-moi.
Je suis Cromedeyre sans nul mélange.
L'amour de mon époux a recommencé tout mon corps.
Chacun dit de mes fils qu'ils respirent la force antique,
Et moi-même, quand j'avais le visage moins meurtri,
J'étais montrée aux enfants et citée aux voyageurs
Comme ayant le regard et le rire de Cromedeyre.

Souriant :

Anselme, mon cadet, placez-vous à ma droite.
Ces petites viendront ici, l'une après l'autre,
Leurs terribles époux les menant par la main.

Nous les bénirons, et nous les embrasserons.

Anselme se place à la droite de mère Agathe.

Toi, Emmanuel, approche d'abord!
Et montre-nous celle que tu as prise.
Elle sera honorée entre toutes,
Etant femme de notre jeune maître,
Chair et sang de ce favori de Dieu.

Emmanuel prend Thérèse par la main, et la conduit devant mère Agathe.

Comment te nommes-tu?

THÉRÈSE, *un peu contrainte* :

Thérèse!

MÈRE AGATHE

Laisse-moi te voir.
Tu es belle ;
Emmanuel t'a su choisir ;

Elle la caresse.

Et douce comme le duvet,
Douce Thérèse!
Je t'embrasse.

Elle la baise longuement à la tempe. Thérèse finit par sourire. A Emmanuel :

Tu vois qu'elle ne pleure plus.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La place de l'Assemblée, comme au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GENS DE CROMEDEYRE, en deux groupes.

PREMIER GROUPE

Accourant par la gauche, sur le devant de la place, tandis que l'autre groupe débouche d'une ruelle, au fond.

Ils sont trois! Ils sont trois qui montent
Par le chemin de l'abreuvoir.
— Je vais prévenir les Anciens.

Un homme se détache du groupe et disparaît entre deux maisons.

DEUXIÈME GROUPE

Trois hommes? Des gens des villages?

PREMIER GROUPE

Parbleu!

DEUXIÈME GROUPE

Il faut prendre des pierres.
— Allons au mur!
— Lançons les chiens!

UN HOMME DU PREMIER GROUPE

Y pensez-vous? Sera-t-il dit :
Cromedeyre a peur de trois hommes?

UN AUTRE HOMME DU PREMIER GROUPE

Trois hommes?

Il tend le bras vers l'entrée de la place, à gauche.

Vois donc! même pas!
Un enfant, un vieux, un bancroche.

On s'amasse autour de lui pour observer les arrivants. Il se forme un seul groupe.

Ils font pitié, plutôt que peur.

Le groupe recule petit à petit devant les trois étrangers.

SCÈNE DEUXIÈME

LE GROUPE DES GENS DE CROMEDEYRE, THOMAS DU PIBOU, avec son chien, UN BOITEUX, UN ENFANT, puis JACOB, HÉLIER et deux autres ANCIENS

THOMAS DU PIBOU, *il s'arrête, s'essuie le front, regarde.*

A ses compagnons :

C'est ici!

Au groupe :

Qui peut nous entendre
Au nom du village et du peuple ?

UN HOMME DU GROUPE

Patientez, gens de Laussonne.
Vous trouverez à qui parler.

De nouveaux venus se joignent au groupe. Puis les quatre Anciens paraissent au fond de la place. Le groupe devant eux se fend en deux moitiés.

THOMAS DU PIBOU, *très haut.*

Je veux d'abord m'entretenir
Avec Jacob, qui fit l'église,
Et avec Hélier le père.

En entendant ces paroles, Jacob et Hélier s'avancent, et font signe aux autres de s'écarter.

HÉLIER

Thomas du Pibou, de quoi s'agit-il ?

THOMAS DU PIBOU, *très vivement :*

De quoi s'agit-il ? Vous le savez bien !

Hélier et Jacob font un mouvement.

— Je n'ai ni couteau, ni bâton, ni pierre.
Nous ne sommes que trois, pas un de plus,
Un vieillard, un enfant et un infirme.

HÉLIER

Nous vous écoutons, Thomas du Pibou.
Asseyez-vous là. Reprenez haleine.
Nous vous écoutons d'un cœur bénévole.

THOMAS DU PIBOU

Hélier! Je ne suis pas un ennemi pour vous.
Vous m'avez appelé compère et camarade ;
Et vous aussi, Jacob Tergheuz, maître maçon.
Vous avez pris du sable à mon champ du Rioule
Alors que vous poussiez le travail de l'église.
Ce chien que vous voyez, qui tourne en reniflant
Comme s'il reconnaissait le pays natal,
Et que chaque borne eût un vieux mot à lui dire,
Il me fut donné par vous dans un temps meilleur.

HÉLIER

Personne plus que vous, d'entre ceux des villages,
N'est honoré par le peuple de Cromedeyre.
Vous êtes le bienvenu, Thomas du Pibou.

THOMAS DU PIBOU, *après un silence.*

Hum!
Vos fils ont bondi sur le reinage de Laussonne.
Ils ont passé au travers de la musique et des danses ;
Puis ont fui, emportant quinze filles, dont nos plus belles ;
Nos gars les ont poursuivis pour leur faire lâcher prise.
Mais vous les attendiez du haut de votre forteresse :
Vos pierres les ont accablés ; vos chiens les ont mordus.
Je les vis au retour.

Ah! que de brave chair en pièces!
Quels tristes nœuds de sang dans les vestes et les cheveux.
Nos garçons ont fait ce qu'ils devaient faire;
S'ils ont bronché, je ne les blâme point,
Et n'ai pas grand souci de leurs blessures.
— La force du sang les fermera vite —
Mais la chose ne peut finir ainsi.

Les deux autres Anciens se sont approchés.

Anciens, je m'adresse à votre bon cœur.
Là-bas, beaucoup de parents sont en larmes,
De vieux parents, Hélier, mon compère,
Des gens de votre âge, Jacob Tergheuz!
Ils pleurent leurs filles comme des mortes ;
Ils pleurent leur plus chère possession.

Moi, je n'ai pas de fille, ni de fils.
Pourtant je suis saisi par leur douleur,
Et je me sens prêt à pleurer comme eux.

HÉLIER

Pourquoi pleurent-ils? Pourquoi pleurez-vous,
Thomas?
Cromedeyre est tout à la joie.

THOMAS DU PIBOU

Cela se peut-il ? Et vos prisonnières,
Hélier, que faites-vous de leurs larmes?

HÉLIER

Où donc avez-vous pris qu'elles pleuraient?
Cromedeyre est tout fredons comme un rucher plein de miel.

Nos garçons ont épousé solennellement vos filles
Avec beaucoup d'honneur pour les uns comme pour les autres.
Les couples vont dormir dans les couches les mieux ornées.
Et leur joie du matin sera comparable au soleil.

Le jour où nous sommes s'achèvera par une orgie.

Nous vous y convions tous les trois avec amitié,
Bien que notre humeur, dit-on, ne soit pas hospitalière.

THOMAS DU PIBOU

Je n'en demande pas tant.
Laissez-moi voir nos fillettes,
Un instant.

Silence.

Je veux les voir,
Leur faire des questions.

Silence.

Elles-mêmes vont nous dire
Si leurs âmes sont contentes.

Qu'avez-vous à redouter ?

Elles diront, je suppose :
« C'est vrai ? Nous sommes heureuses.
Embrassez nos vieux parents,
Et que nul ne pleure plus ! »

HÉLIER

Nous vous donnerons ce plaisir.
Les fillettes sont là, tout proche.

A un enfant.

Cours les chercher, petit garçon.

THOMAS DU PIBOU

Pour m'accorder faveur entière,
Vous vous éloignerez un peu.
Je veux leur parler sans témoins
Et qu'elles répondent sans crainte.

Silence. Hélier réfléchit, consulte du regard les trois Anciens.

HÉLIER

Thomas, à votre fantaisie!

Les Anciens se lèvent et s'éloignent, entraînant le groupe des gens de Cromedeyre. Musettes.
Les quinze filles arrivent en cortège.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, moins LES ANCIENS et LE GROUPE DES GENS DE CROMEDEYRE, plus THÉRÈSE et LES FILLES

THOMAS DU PIBOU

Les voici, boiteux!
Les voici toutes.

Elles se déploient au fond de la place. Thomas s'avance vers elles.

Mes belles!
Chacun pleure après vous
Dans les maisons des quatre vallées.

Pas un qui n'ait pleuré bien des larmes,
Depuis les vieillards jusqu'aux enfants.
Même vos chiens sont devenus tristes
Et refusent le pain qu'on leur jette.
Chacun ressent comme son malheur
La violence qui vous est faite.
Nos garçons, dont plus d'un avait votre promesse,
Ont bravé le péril de mort pour vous reprendre.
J'ai vu leur sang.
J'ai touché des membres brisés.
Mais il y a des lois par-dessus Cromedeyre.
N'ayez pas peur! Criez que vous voulez partir!

Je ne suis qu'un vieillard.
Mais qu'ils me tuent sur place
Si vous ne partez pas quand vous l'aurez voulu.

Silence.

Vous ne répondez pas? Vous avez peur...
Thérèse,
Thérèse! Parle-moi, toi qui es plus hardie.

THÉRÈSE

Thomas du Pibou, que vous dire?
Cela nous serre bien le cœur
Que nos parents aient de la peine.
Mon Dieu! Tant de larmes pour nous
Dans les maisons de la vallée!
Mais il serait laid de mentir.
Nous ne sommes pas malheureuses
Depuis qu'ils nous ont épousées.

THOMAS DU PIBOU

Thérèse! Ils vous ont épousées?
Autant dire que le voleur
Epouse la bourse qu'il vole!
Le loup épouse la brebis!

THÉRÈSE

Non, Thomas!
Nous sommes leurs femmes.
Je suis femme d'Emmanuel.

THOMAS DU PIBOU

Et tes parents, là-bas, qui pleurent?

THÉRÈSE

En mon nom, et les deux mains jointes,
Suppliez qu'ils ne pleurent plus!
Que feraient-ils si j'étais morte?
Quelles larmes sur mon tombeau?

Dites-leur, Thomas du Pibou,
Que pour d'autres l'injure est pire.

Toutes n'ont pas été choisies.

THOMAS DU PIBOU

Ils leur ont donné de la drogue,
Boiteux!
Ce ne sont plus nos filles.
La drogue a marché sur leurs âmes,
Et leur mémoire est écrasée.

Il fait mine de s'éloigner.

LE BOITEUX

Essayez quand même, Thomas.

THOMAS DU PIBOU

Non, boiteux. Rien n'y pourra faire.
Elles ont bu d'un vin secret
Où Cromedeyre est en esprit.

LE BOITEUX

Permettez-vous qu'en votre place
Je me hasarde à leur parler?

THOMAS DU PIBOU, *haussant les épaules.*

Si tu veux les entendre rire!

Il s'éloigne avec l'enfant.

SCÈNE QUATRIÈME

LE BOITEUX, THÉRÈSE et les FILLES

LE BOITEUX

Asseyez-vous, mes belles filles.

Elles se disposent gracieusement sur les bornes de l'Assemblée. Certaines sont assises à deux sur la même borne et enlacent leurs mains.

Le Boiteux s'assied lui-même, ferme les yeux, cache une minute son visage dans sa main droite, comme dans un grand effort de recueillement.

Puis, les yeux mi-clos, avec de longs silences :

Un chemin creux verdoie encore
Entre les champs de Lantriac.

Cromedeyre, tenez mon cœur !

Le noisetier se penche encore
Sur le tournant du chemin creux.

Est-ce le cri d'une rainette
Qui me rappelle, ou bien le ciel ?

Cromedeyre, vous êtes dur.

Les visages des belles filles s'assombrissent peu à peu.

Ah ! nos pas d'hier nous attendent
Dans l'argile de l'abreuvoir.

THÉRÈSE, *sa poitrine se soulève, elle soupire.*
Boiteux de Laussonne, pourquoi
Veux-tu nous faire de la peine ?

LE BOITEUX

Trouvera-t-on sous les sapins
Assez de brindilles séchées ?

Prends la cime du genêt mort
Et les feuilles de l'autre année.

Sa voix s'exalte petit à petit.

Il faut qu'une grande fumée
Soit plantée dans cette pâture ;

Il faut que ceux de la montagne
Sachent qu'ici nous avons chaud ;

Il faut que le brouillard de mai
Soit mangé par la fougirade !

Les seins des belles filles palpitent ; elles baissent les yeux anxieusement.

THÉRÈSE

Tais-toi, boiteux!
Cesse ta ruse!

LE BOITEUX, *doucement, et sans voir personne* :

Souffle le vent de Costaros,
Qui ne veut plus rien sur la route.

Pourtant la voiture est remplie,
Et nous rions dans les cahots.

Souffle le vent de Costaros.

Pourtant le lac sera tranquille
Dans le bas-fond de la forêt.

A peine un flot, à peine un pli.
Et le vent au loin sur les arbres.

J'ai apporté mon violon
Pour vous faire danser sur l'herbe.

Belles danses. Douces musiques.
Et le lac fait si peu de bruit.

Souffle le vent de Costaros.

L'angoisse des belles filles n'a cessé de croître. On entend un sanglot contenu.

THÉRÈSE, *haletante*

Epargne-nous, boiteux cruel!

LE BOITEUX

Cromedeyre, tu es sans voix.

Emmanuel paraît au fond de la place, sans être vu de personne.

Tu ne sonnes jamais tes cloches.

Où sont-elles, peuple sans voix?

Laisse-moi m'approcher du mur,
Par-dessus le cirque et le val
Que j'entende parler Laussonne.

THÉRÈSE, *pleine de larmes* :

Emmanuel!
Emmanuel!
Viens!
Où es-tu?
Notre âme est triste!
Défends-nous contre le Boiteux!

Emmanuel s'approche et la touche doucement à l'épaule.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, EMMANUEL

THÉRÈSE

Il fait venir du bout du monde

Toutes les choses bien-aimées,
Ordonnant qu'elles nous tourmentent.

Dis-nous que nous sommes heureuses.
Dis-nous qu'il ment, lui et ses cloches.

Dis-nous qu'il ne faut pas partir!

EMMANUEL, *souriant.*

Hé quoi! Je veux l'entendre aussi
Et me soumettre à sa puissance.

Poursuis, boiteux.
Que disais-tu?

LE BOITEUX, *sans changer de ton ni d'attitude:*

Une cloche dans le matin,
Toute pareille à la rosée,
Et du thym pour l'agneau content.

Une cloche sonnant sept heures
Compte les pas de mon troupeau.

Tous ces prés qui sont à mon père!

Aurai-je faim, aurai-je soif,
Si la cloche ne sonne pas?

Sera-t-il midi tout de même,
Si le soleil n'a plus de voix?
Où sont tes cloches, Cromedeyre?

EMMANUEL, *avec exaltation:*

Nos cloches?
Belles filles heureuses,

Epouses de la prochaine nuit!
Elles sonnent à toute volée,
Chaque heure, de l'aurore à l'aurore.

Mais le Boiteux ne peut les entendre,
Car elles n'ont de voix que pour vous.
Cromedeyre en secret les contient
Comme une liesse intérieure.

Ecoutez en baissant les paupières.
Leur chant va grandir autour de vous.

Ecoutez celle-ci, la plus grêle,
Qui fait moins de bruit qu'un rossignol;

Cette autre qui a la voix plus grosse;

Et cette autre comme le tambour.

— Parle, boiteux, tant que tu voudras.
Te voici déjà loin de leur âme.
Fais sonner tes cloches!
Fais sonner
Ton violon et ta cornemuse! —
Les yeux des belles filles se sont clos ; il poursuit doucement :
Qu'il fait bon, chères femmes heureuses!
Vous vous reposez sous les mélèzes.
Et quel plaisir quand les doigts s'enfoncent
Sous l'amas des aiguilles dorées!
Elles sourient à la vision.
Le vent tourmente la pauvre lande ;
Mais le bois est fermé comme un lit.

Qu'il fait bon au bois de Cromedeyre
Lorsque souffle le vent du Mézenc!

Sa voix change.

Laissez-vous saisir par notre joie.

Cromedeyre entre en vous longuement.
Ouvrez vos songes.
Ouvrez vos veines,
Qu'y passe le feu des anciens jours!

Les belles filles s'abandonnent tout entières à l'enchantement. Emmanuel fait un pas vers le Boiteux. D'une voix dure et clouant ses yeux sur lui :

Et toi, boiteux, il faut prendre garde
A ne pas braver le dieu d'ici.

Le Boiteux se lève et recule d'un pas. Emmanuel avance encore.

Si Cromedeyre en a fantaisie,
Il peut insinuer dans ton corps
Une présence pernicieuse.

Le Boiteux regarde Emmanuel avec épouvante, et paraît fixé au sol. Emmanuel continue d'une voix pressante :

Tu sentiras, petit à petit,
Que tes mains ne t'appartiennent plus.

Ta chair périra de proche en proche ;
Tu deviendras tout dur et noueux
Comme le tronc de l'érable noir.

Et nous verrons en place de toi
Une figure de son caprice.

Le Boiteux laisse tomber sa béquille ; une tension convulsive possède tout son corps.

Ah! ne fais pas venir sa colère,
Si tu veux rester une chair vive,
Si tu aimes le bruit de ton cœur!

Il ramasse la béquille et la tend au Boiteux.

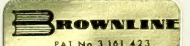
Allons! Calme-toi! Reprends ton souffle.

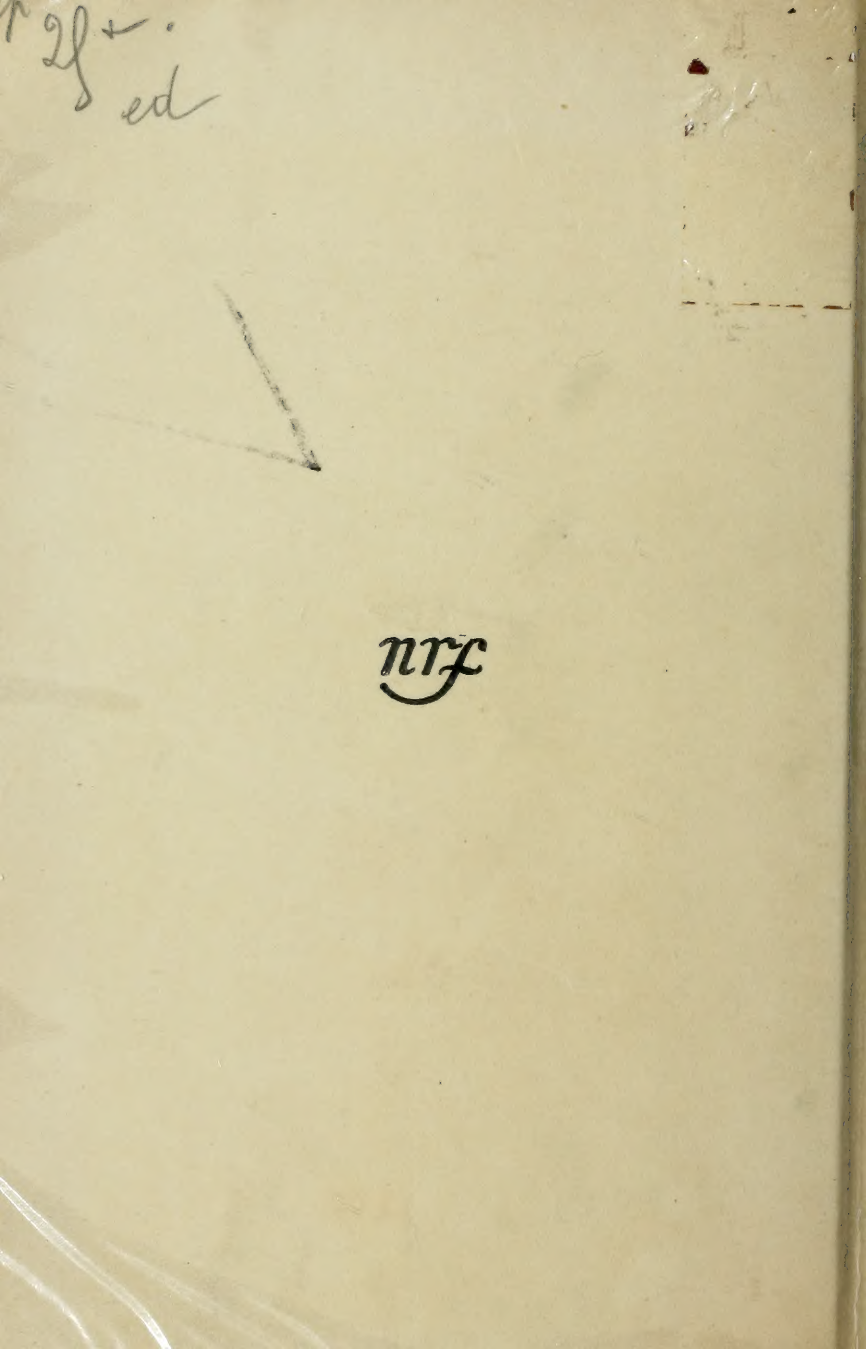
— J'ai pitié de voir ces lèvres blanches! —
Mais va-t-en sans détourner les yeux,
Et garde tes chansons pour tes chèvres!

RIDEAU

FIN DE L'ACTE CINQUIÈME ET DERNIER

1911-1918


BROWNLINE
PAT No. 3,161,423


nrf